

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
Livres

Champigny

expose
LOUISE ROBERT
TABLEAUX GRAND FORMAT
4380 St-Denis, Mtl H2J 2L1 844-2587
Ouvert 7 jours de 9h à 22h

Le Devoir, samedi 7 mars 1992

ALAIN GRANDBOIS

Un Québécois errant

AVANT LE CHAOS

Alain Grandbois
Édition critique
de Chantal Bouchard
et Nicole Deschamps
Presses universitaires de Montréal
1991, 375 pages.
Odile Tremblay

IL AVAIT de grands yeux creusés au regard mélancolique, et un visage fin, une silhouette un peu frêle, élancée. Il aimait la course automobile, les Bugatti, les belles femmes languissantes, l'air du large et les vapeurs d'opium qui l'avaient jadis envouté dans la vieille Chine d'avant Mao. Il aimait surtout l'aventure et fut en son temps le seul représentant québécois ou presque de cette race bariolée des grands voyageurs dandy, citoyens du globe.

On connaît le Grandbois poète, celui qui en 1944 souleva un vent de tornade sur le Québec avec son magnifique recueil *Les Iles de la nuit*. Aux côtés de Saint-Denis-Garneau et d'Anne Hébert, il fut un de nos premiers chantres à pratiquer le vers libre, le seul à célébrer l'érotisme aux heures de noirceur profonde. Parmi ses poèmes, le sublime *Noces* figurera à jamais dans les anthologies comme la pulsion même d'une étreinte amoureuse.

Enfant, dans la bibliothèque paternelle où il avait accès à la clé de l'« enfer », Alain Grandbois faisait son miel de récits de voyage de Pierre Loti et rêvait à des noms de lieux aux résonances mystérieuses : Valparaiso, Bagdad, les Iles sous le vent, la Terre de Feu. Ce fils de famille né avec le siècle, à Saint-Casimir-de-Portneuf, eut la chance dans un Québec écrasé sous la botte du clergé de recevoir une éducation libérale, de pouvoir faire l'école buissonnière en dialoguant avec les héros passionnés de Dostoïevski, d'avoir à 16 ans l'indépendance d'une chambre en ville à Québec pour étudier au Petit Séminaire, et plus tard une dispense d'assiduité de six mois afin d'accompagner ses parents en Europe. Tel fut la jeunesse du plus européen des écrivains québécois.

Dans une étude comparée sur le roman canadien et québécois (1), le professeur de littérature Philip Stratford faisait remarquer qu'un seul écrivain québécois se sentait tout à fait chez lui à l'étranger : Alain Grandbois, à travers ses nouvelles *Avant le chaos*. À l'heure où notre littérature claustrophobe n'aurait pas d'accent du terroir en se nourrissant d'espaces enclavés à l'intérieur d'une paroisse, de trente arpents, Grandbois parlait de grand large, d'empereurs orientaux, des belles Nicoises accoudées sur les tapis verts, des Grands Ducs déçus, du Shanghai Club, le plus vaste bar du monde avec ses mille méandres et

recoins où une chatte n'aurait jamais retrouvé ses petits.

Un héritage de son grand-père paternel lui permit entre 20 et 40 ans de sillonner la planète, de l'Afrique à l'Extrême-Orient, en passant par la grande Russie, se jouant des frontières, ami de tout le « jet set » mouvant de l'entre-deux-guerres, échouant à St-Germain-des-Près et à l'île française de Port-Cros entre ses dérivés. Le dramaturge Marcel Dubé évoque son souvenir en ces termes : « Il était une sorte de mémoire en marche à travers un pays noir, sous un ciel vide, à cette heure d'avril où le printemps se fait désespérément attendre ».

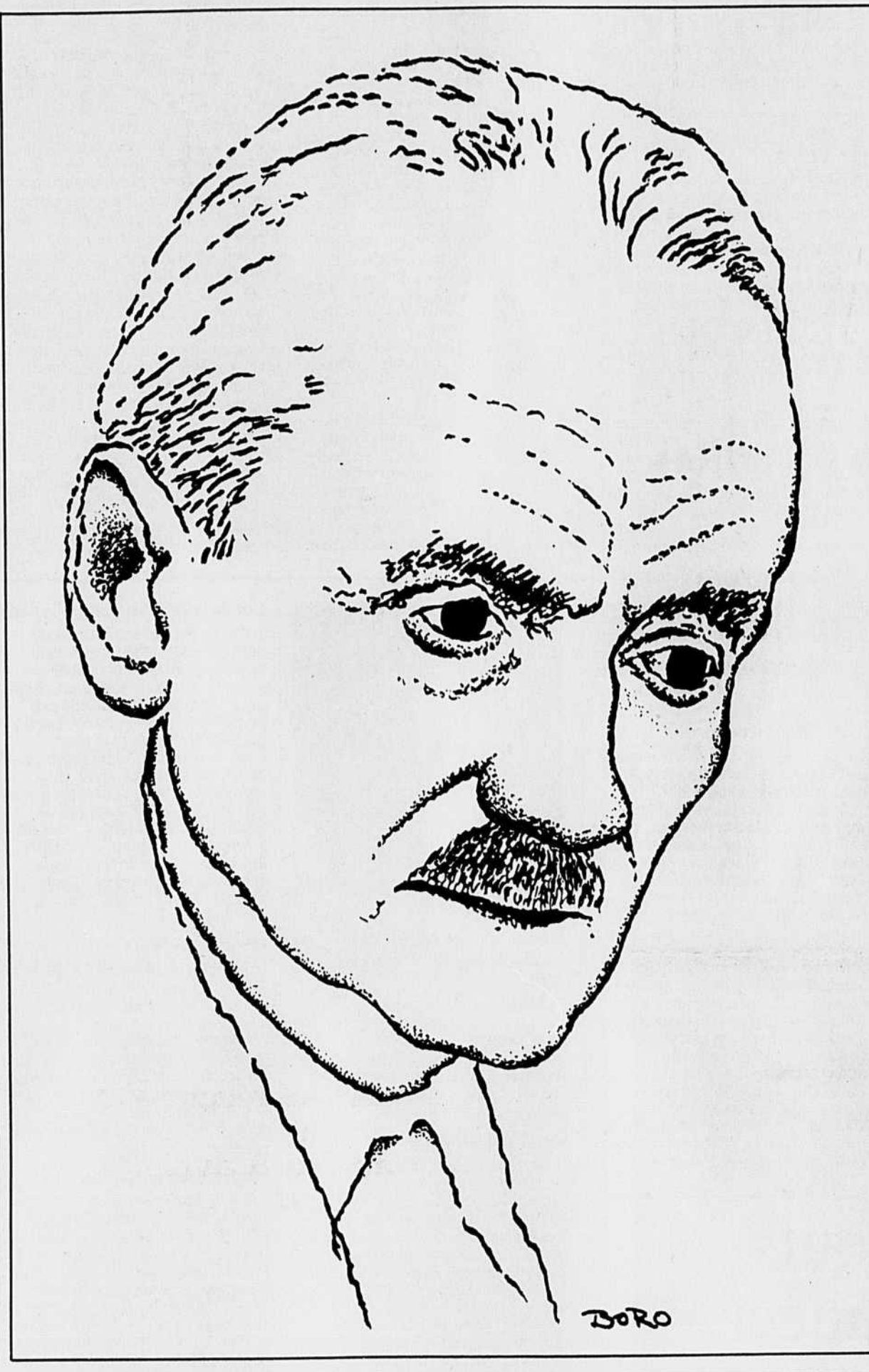
À côté de son oeuvre de poète amoureux en quête métaphysique, Alain Grandbois fut aussi un prosateur féru d'histoire et d'aventures, celui qui composa *Né à Québec* en recréant le périple de Louis Jolliet (son ancêtre), celui qui partit sur les traces du découvreur européen de la Chine à travers *Les voyages de Marco Polo*, celui aussi qui évoqua ses propres errances dans le recueil de nouvelles *Avant le chaos*. Voici que les Presses de l'Université de Montréal, après avoir publié sa poésie, nous présente une élégante édition critique du recueil dûment enrichi de cinq nouvelles inédites.

« J'ai écrit ces nouvelles pour retrouver ces parcelles de temps perdu, pour ressusciter certains visages évanouis, pour repêcher mes propres jours », déclarait-il. *Avant le chaos* : le terme évoque évidemment la dernière guerre, qui mit fin aux pérégrinations du poète. Avec le grand conflit, la planète devait changer de rythme et de visage. L'auteur nous racontera donc un monde sur le point de mourir, Eden d'avant la chute, d'autant plus exotique d'être à jamais englouti. Sa plume légère, élégante, entièrement expurgée de canadianismes, rappelle certaines pages d'Octave Mirbeau ou de Paul Morand, eux aussi écrivains voyageurs d'un temps révolu.

Grandbois s'est inspiré de ses expériences personnelles à travers ces bulles de fiction. On y rencontre des Russes blancs rescapés de la révolution bolchévique, une Chinoise de Macao désireuse de fuir son destin de femme soumise, un major anglais, espion, entrevu à Djibouti; figures hautement romanesques, traversant la route du personnage miroir de l'écrivain voyageur. Un thème, poursuivi sous toutes latitudes, habite comme un leitmotiv les nouvelles d'*Avant le chaos*, la quête de l'amour absolu, rencontre fulgurante, révélation du coup de foudre transfigurant et modifiant à jamais le destin des hommes.

Le style de ces nouvelles, au charme précieux et suranné, est parfois quelque peu facile, déparé par certaines expressions clichés aux-

Voir page D-3 : Grandbois



Comment les démocraties continuent

LE REGAIN DÉMOCRATIQUE
Jean-François Revel
Fayard, 1992, 522 pages.
Jocelyn Coulon

LE JOURNALISTE et philosophe français Jean-François Revel fait un retour en force dans le monde des idées politiques. Et quel retour. Après avoir étalé son pessimisme sur la survie des démocraties dans *Comment les démocraties finissent*, publié en 1983, il fait, dix ans plus tard, amende honorable en proclamant, avec modestie, la victoire de la démocratie.

C'est là un retournement salutaire et son nouveau bouquin nous permet d'apprécier l'incroyable érudition et la plume alerte et caustique d'un auteur toujours brillant et iconoclaste.

Pour l'auteur, la démocratie libérale progresse dans le monde entier. Lentement, certes, mais inexorablement parce qu'il n'y a rien d'autre pour la remplacer, parce que tous les autres systèmes imposés au cours de ce siècle ont échoué dans les plus horribles baigns de sang. Son triomphe actuel sur les idées totalitaires, les projets de société utopiques, les socialismes aux saveurs multiples, était inévitable tant immense était le besoin de liberté pour ceux qui durent subir les folies meurtrières « des lendemains qui chantent ».

Pourtant, la démocratie n'a pas eu la tâche facile en ce siècle de bouleversements, dit Revel. Au contraire. Non seulement elle devait se battre contre des ennemis extérieurs, principalement les États totalitaires et les régimes fascistes, mais aussi contre des ennemis intérieurs, leaders politiques, philosophes, idéologues et journalistes, tous tenants de systèmes globaux pour « régénérer la société et libérer l'humanité ».

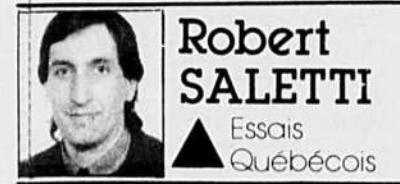
Le discours dominant après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à tout récemment fut celui qui démolissait systématiquement le capitalisme et la démocratie libérale et magnifiait les « réalisations » du communisme et du socialisme dans les pays de l'Est et dans ceux du tiers-monde. Revel a recensé les jugements sans appels décrétés par les esprits les plus fins dont la plupart travaillaient encore paisiblement dans les universités, les revues d'idées et les partis politiques après avoir béni goulas, camps d'extermination et révolutionnaires sanguinaires.

Voici quelques perles des promoteurs de l'économie planifiée et du socialisme réel qui ont ruiné tant de pays. En 1969, des experts des Nations Unies réunis dans la commission Pearson, concluaient gravement que la Corée du Sud était « condamnée en permanence à dépendre de l'aide étrangère, sans aucune capacité de réaliser par ses propres moyens un taux de croissance élevé ». Ils rejetaient l'aide américaine et l'économie de marché. Aujourd'hui, ce pays, en plus d'offrir des prêts à l'ex-URSS, connaît un taux de croissance de 5 à 10 % par an depuis 20 ans. L'ancien premier ministre français Pierre Mauroy, visitant l'URSS en 1975 au moment du plus grand désastre agricole de l'après-guerre, écrivait : « Je suis allé en URSS, à Kiev, à Kharkov et ailleurs, j'ai retrouvé partout la même ferveur. Dans les écoles primaires, les lycées, j'ai rencontré la foi, l'enthousiasme qui avaient marqué l'école de la IIIe République. L'acquis est énorme. Les victoires technologiques soviétiques ont été des victoires populaires, l'essor du pays a été prodigieux ». En 1989, le prix Nobel d'économie, Paul Samuelson, renchérisait : « L'économie soviétique est la preuve que, contrairement à ce que pouvaient croire les Soviétiques eux-mêmes, une économie à planification centralisée peut fonctionner et même prospérer », écrivait-il dans un manuel qui fait office de bible pour les étudiants en économie. On connaît la suite.

L'ouvrage de Revel porte principalement sur la chute du communisme et les premiers balbutiements de la démocratie dans les pays de l'Est. Pour l'auteur, les populations asservies par un demi-siècle de totalitarisme n'ont pas reçu l'aide qu'il

Voir page D-4 : Démocrates

Le bon, la brute et le rigolo



Robert SALETTI
Essais
Québécois

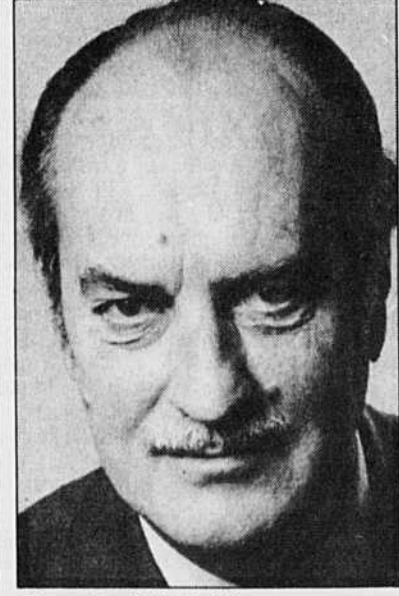
L'INDÉPENDANCE
Denis Monière
Québec/Amérique, 150 p.
L'ENNEMI INTIME
Pierre de Bellefeuille
L'Hexagone, « Voies », 185 p.
À PROPOS D'INDÉPENDANCE
Doris Lussier
Stanké, 123 p.

COMME un western qui s'éternise sans que l'on puisse quitter son siège, la saga constitutionnelle se poursuit. À quel épisode de la Chevauchée Fantastique sommes-nous rendus ? La Brigade Légère interviendra-t-elle ? À Nation City, la poussière se lève, en même temps qu'une grande voix récalcitrante. Avec un accent rauque et français, celle-ci clame la



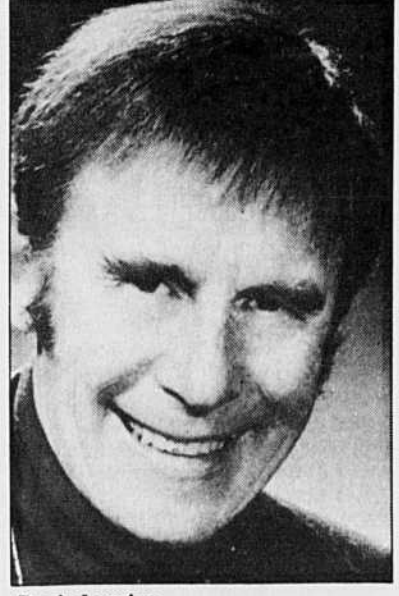
Denis Monière

liberté et son double, l'indépendance. Pendant ce temps, appuyé au chambranle de la maison canadienne, rictus aux lèvres, la Constitution à la main, un croquemort siffle l'O Canada, et attend que



Pierre De Bellefeuille

la poussière retombe, patiemment. Il fallait s'y attendre, échéance référendaire oblige, l'appel au peuple se fait plus pressant. Une première bordée d'ouvrages sur l'indépendance atterrit donc sur nos



Doris Lussier

tables de chevet. Mais, plus le tonnerre souverainiste gronde, plus la cruelle absence d'un véritable chef, d'un simple chef, de n'importe quel chef, se fait sentir. Prenons le cas du dernier ouvrage

du politicologue Denis Monière, *L'Indépendance*, un essai au titre presque indécent tant il se suffit à lui-même. L'essentiel, ici, est entendu avant même de commencer la lecture. Pour ceux qui sont plus lents à comprendre, à la page 20, l'idée appelle une définition : l'indépendance est la capacité d'agir selon sa volonté et ses propres intérêts afin de déterminer sa situation, son développement et son avenir. Une fois compris que l'indépendance est un cowboy très possessif, qu'y a-t-il à ajouter ? Le reste est de l'ordre d'un grand récit dont vous êtes le héros et dont le décor principal est une grande diligence prête à partir pour Nation City, sans cocher. Au départ de ce voyage, il y a un héros collectif. C'est le peuple. À l'arrivée, il y a une grande action, collective elle aussi, appelée le nationalisme, qui permet au héros de se donner de l'allant et de respirer un bon coup. Mais, il fallait s'y attendre, le voyage sera plutôt houleux. L'impérialisme veille au grain, et la logique de la colonisation n'hésite pas à faire flèche de tout bois pour empêcher la

Voir page D-4 : Saletti

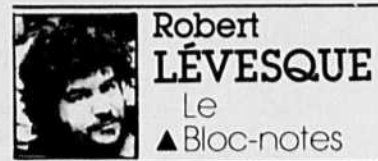
les Dimanches
RENAUD-BRAY JEUNESSE
Le dimanche 8 mars, JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FEMME, venez rencontrer

Louise Lambert-Lagacé
LA SAG
BOUFE
d 2 6 ans

Louise Lambert-Lagacé
auteure de *Le défi alimentaire de la femme*
et de *Comment nourrir son enfant*,
parus aux Éditions de l'Homme
de 14 à 16 heures
Isabelle Brabant
auteure de *Une naissance heureuse*,
paru aux Éditions Saint-Martin,
en collaboration avec le projet «Naitre en santé»
du CLSC Côte-des-Neiges et du DSC/Sainte-Justine

Le plaisir des Livres

Écrire, disent-ils...



Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

NAVARRE, Guibert, Pinget, je vous cause de ces écritures-là. Des carnets, des romans, des écrits, tous les chemins mènent à l'homme : que Navarre interpelle dans ses confidences de promeneur pour séduire le lisant; que Guibert leurre dans son faux roman parce qu'il est saisi par la pudeur finale; que Pinget intrigue en désarticulant un récit et le reconstruisant. Écrire, disent-ils...

Les lecteurs du « Plaisir des livres » sont familiers des carnets que tint Yves Navarre dans nos pages de septembre 1990 à septembre 1991 à l'enseigne de « La vie dans l'âme ». Ils seront ravis, ceux qui prenaient le café avec leur Navarre à tous les samedis matins, de retrouver l'ensemble des 52 carnets. Ravis parce qu'au-delà de l'actualité des carnets, au samedi le samedi, ses lecteurs constateront (mais ils le savaient) que Navarre a construit un entretien entre lui et le lecteur, dialogue à une voix, certes, mais dialogue ouvert vers celui qui se tait, qui lit, qui retrouve, qui attend. Dynamique d'une écriture journalistique et littéraire qu'Yves Navarre a poussé, ici, assez loin.

L'auteur des *Loukous* (1973), le *Concours du Jardin d'acclimatation* (1980), a trouvé dans la formule du « carnet » le chemin de la complicité avec « un » lecteur, « une » lectrice. Ses promenades dans Montréal, ses



plaisirs au spectacle, ses impressions aux lectures de la presse, ses rêveries, ses toccades, ses révoltes, tout cela il a partagé. Il a écrit. Et pour écrire, le besoin fondamental est celui de savoir que quelqu'un d'intelligent vous lira. Navarre a été lu par des tas d'hommes et de femmes qui trouvaient entre les lignes de ses carnets une clarté, une sensibilité et une intelligence. Intime.

Hervé Guibert dans un faux roman sur les faussaires fait de vrais adieux au monde. *L'homme au chapeau rouge*, publié après le suicide de celui qui a tenu jusqu'à épuisement la chronique de son sida, est en prolongement et fin de la série qui a débuté avec *L'ami qui ne m'a pas*

sauvé la vie, s'est poursuivie avec *Le protocole compassionnel*. Mais est-ce vraiment la « suite » ? La « fin » ? Guibert, à la fin du livre, laisse entendre qu'une partie de son manuscrit est perdue, oubliée dans un aéroport...

Le propre des livres de Guibert est d'être inachevés, en suspens d'une suite, d'un retour, récits abandonnés sans conclusion, sans point final; il laisse dans la dernière page de *L'homme au chapeau rouge* cette question : réécrirai-je une autre fois, d'une autre manière...

Là où d'autres auraient abandonné le rendez-vous avec la page blanche, Guibert a voulu tenir le coup. On a vu avec *Cytomégalovirus*, paru au Seuil, comment il a conservé jusqu'à la mi-automne 91 le courage d'un journal d'hospitalisation, travail d'observation à la limite du possible. Guibert a voulu aussi prendre ses distances avec la maladie. Il a écrit *L'homme au chapeau rouge* où l'on sent cet essai d'écrire une histoire, de mener un récit, alors que ça se retourne. C'est lui. Il est condamné. Il va à Corfou, à Moscou, il suit un peintre qui cherche à dénoncer des faux vendus sous sa signature, puis une marchande obsédée par les faux tableaux de peintres russes des années 40 et 50, il court, mais il nous a prévenu : il se suicide si le médecin lui annonce, après une opération à la gorge, un lymphome.

Guibert ne nous trompe pas. Ces faux tableaux, ce commerce, cette fausse entrevue avec le peintre Balthus qu'il avait remise au Monde, ce vrai, ce faux, cette métaphore, ce « roman », c'est sa détresse au moment de quitter la vie, sa pudeur finale. Écrire. Et nous, nous restons

avec le malaise de sentir que ce livre-ci était peut-être de trop. Tragique.

Robert Pinget est d'une autre génération que Navarre, que Guibert. Il vient droit du Nouveau Roman où l'on ne faisait pas de sentiment. Depuis 1951 Pinget, sans atteindre la renommée de Beckett, a construit une oeuvre vouée à l'écriture, à sa fabrication, ses mécanismes, ses limites, sa rigueur; oeuvre-témoignage de la crise du langage. Trente-et-unième ouvrage, *Théo ou le temps neuf* est d'une lecture difficile et fascinante. C'est un vieillard qui écrit, c'est un enfant qui lit; les deux réunis devant un feu qui s'éteint. Entrent dans le corps du texte des bribes de choses déjà écrites, déjà lues, des choses dites, des incompréhensions entre le maître et l'enfant, des changements de niveaux, des instants passés, présents. Qui écrit ? Qui lit ? Et quoi ?

Pinget, mécanicien, contrôle parfaitement ce trafic et arrive au contact entre ces différents fils d'une histoire, qui ne revit que par bribes, soubresauts de sens, puzze de vie. Beckett, qui a plus d'humour, lui a fait de l'ombre, mais Pinget est si habile, si fort, que ses lecteurs, s'il en reste, sont paralysés. Troublant.

La vie dans l'âme, Yves Navarre, Le Jour/VLB.

L'homme au chapeau rouge, Hervé Guibert, Gallimard.

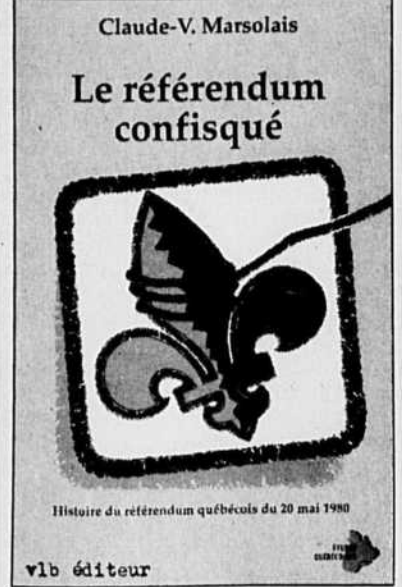
Théo ou le temps neuf, Robert Pinget, Minuit.

LA VITRINE DU LIVRE

LE HÉROS DES FEMMES

Adolfo Bioy Casares
Seuil 239 pages

ADOLFO BIOY CASARES, Jorge Luis Borges et Julio Cortázar c'est la filière sud-américaine du fantastique. De Casares, le monde francophone connaît surtout ces petites histoires qu'il avait composées en compagnie de Borges, son complice littéraire, sous le titre *Nouveaux contes de Bustos Domecq*. Voilà qu'aujourd'hui on nous propose un recueil de nouvelles dont la veine fantastique le rattache à la grande tradition des Poe, Stevenson, Wells et autres maîtres anglais du genre.



LE RÉFÉRENDUM CONFISQUÉ

Claude-V. Marsolais
VLB 266 pages

CLAUDE-V MARSOLAIS est journaliste au quotidien La Presse. En 1980, il a couvert la campagne référendaire. À la veille d'un autre référendum, il nous propose une analyse détaillée du plus cuisant échec qu'ait connu René Lévesque dans sa longue carrière. Sur la page couverture on nous promet que l'auteur « aborde l'histoire du référendum québécois du 20 mai 1980 en mettant en évidence les failles et les bons coups des principaux acteurs en présence ».

PASSIONS DU POÉTIQUE

Joseph Bonenfant
L'Hexagone 232 pages

CES *Passions du poétique* sont celles d'un chercheur, d'un universitaire. Pour confectionner ces « passions », Joseph Bonenfant analyse des poèmes de Crémazie, Nelligan, Grandbois, Lasnier, Miron et quelques autres. Page 115 : « Sans remonter au déluge, commençons par poser la question qui manifeste l'impasse à laquelle sont arrivés les meilleurs théoriciens de la poétique structurale, Levin, Ruwet, Jakobson, Greimas : quelle est la signification des formes poétiques ? »

PORFIRIO & CONSTANCE

Dominique Fernandez
Grasset 501 pages

L'ÉCOLE DU SUD, le roman précédent de Dominique Fernandez, c'était la Sicile, les tantes et la mère. *Porfirio et Constance*, c'est encore la mère, mais c'est surtout le père. Le père de Fernandez, soit Ramon Fernandez qui, en tant qu'admirateur de Mussolini, fut un collaborateur ardent de Doriot, le chef de file des « fachos » français.



C'est cette histoire, cette déchéance, cette décadence du père que conte aujourd'hui, sous forme de fiction, Dominique Fernandez.

FINIE LA GUERRE FROIDE ?

Gérard Bergeron
Septentrion 214 pages

FINIE la guerre froide est le troisième volet d'une série dans laquelle Gérard Bergeron analyse la fin d'une époque, soit celle qui aura vu la domination du duo États-Unis-Union Soviétique. Dans ce volume, le professeur émérite de l'Université du Québec « suit les événements jusqu'à la limite technique possible que permettait la publication de ce livre, qui s'achève en pleine dramatique actualité de cette fin d'année 1991 ». Les volumes précédents s'intitulaient *La Guerre froide inachevée* et *La Guerre froide recommencée*.



LE DERNIER DES VALERII
Henry James
Rivages 150 pages

LE DERNIER des Valerii est un recueil de quatre nouvelles écrites par un des orfèvres en la matière, soit Henry James. Le premier de ces courts récits, soit *Le roman de quelques vieilles robes*, date de 1868. Le dernier ? De 1903. Il s'agit de *La vraie chose à faire*. Entre les deux, cette édition nous propose *Le dernier des Valerii* et *Nona Vincent*. Quelles en sont les constances ? « L'ambiguïté de la narration, cela va sans dire, mais aussi sa vie et celle des petits marquis, des petits princes, qui le croisent et le toisent », nous signale Jacques Finné dans sa présentation.

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

« EFFECTUER un repérage dans le temps, dans l'espace et par rapport à la collectivité semble sa principale ambition, et cette tentative pour se présenter en situation n'est pas sans évoquer, une fois encore, la vision sartrienne de l'écrivain. Quant à l'identité individuelle, elle reste inaccessible, puisque toujours en devenir ». De quel écrivain est-il question ? Jacques Godbout.

En effet, la revue *Critique*, soit la revue des Éditions de Minuit, a demandé à Brigitte Ferrato-Combe d'analyser l'écrivain de province. *Journal 1981-1990* de Godbout, paru en mars 1991. Outre cet article, *Critique* propose des papiers sur André Dhotel, Pietro Citati, Wittgenstein, l'Allemagne moderne, la raison et la religion, l'action politique et philosophique.

Tremblay à Concordia

LE département d'études françaises de l'Université Concordia organise deux conférences sur Michel Tremblay. La première, soit le 9 mars à 18h, « Martin Bowman, traducteur des *Guid-Sisters* (*Les Belles-soeurs*) et d'autres pièces de Tremblay commentera sa traduction ainsi que la représentation de la pièce à Edimbourg » où, dit-on, elle a « reçu un accueil retentissant ». M. Bowman enseigne au Département d'études anglaises du Champlain College. Le 23 mars, toujours à 18h, Robert Schwartzwald, professeur d'études québécoises et d'études culturelles à l'Université du Massachusetts à Amherst « analysera la production de *Hosanna* présentée au Théâtre de Quat'sous en 1990 et en particulier la mise en scène de l'homosexualité ». Cette conférence sera donnée en



PHOTO JACQUES GRENIER

français. La première le sera en anglais. Le lieu ? La salle ER-400-12, 2155 rue Guy, 4e étage.

Prix Émile-Nelligan

À la cérémonie de remise du prix Émile-Nelligan aura lieu à la Bibliothèque nationale du Québec, 1700 rue Saint-Denis, le 9 mars à 17h. Les finalistes de ce prix organisé et administré conjointement par la Fondation Émile-Nelligan et l'Union des écrivains et écrivaines québécoises, sont : Francis Farley-Chevrier pour *L'impasse de l'éternité* au Herbes rouges; Rachel Leclerc pour *Les vies frontalières* du Noroit; et Nadine Ltaif pour *Entre les fleuves* paru chez Guernica.

Les lauréats de Radio-Canada

LES lauréats du 8e concours de nouvelles de Radio-Canada sont : Anne Legault qui a obtenu le premier prix pour *Epi*; Lucie Riou qui a remporté le deuxième prix pour *Payne*, et Yves Laroche qui a gagné le troisième prix pour *Cadavres exquis*. Au total, pas moins de 286 récits ont été soumis aux membres du jury. Les textes primés seront diffusés sur les ondes de Radio-Canada les mercredis à 19h 30, à compter du 24 juin. À l'attention des intéressés, pour le prochain concours, soumissions qu'ils ont jusqu'au 1 octobre 1992 pour faire parvenir leurs textes.

En toutes lettres

AU sommaire de l'émission littéraire *En toutes lettres* du 10 mars, qu'anime l'essayiste Jean Larose, on nous propose des critiques de *L'amateur de musique* de Gilles Marcotte; *Vers le sud* de J. Jarry; *Le problème de l'homme* chez Jean-Jacques Rousseau de Nguyen Vinh-De, et *Montréal, la folle entreprise* de Robert Prévost. C'est à un réseau FM de Radio-Canada.

Littératures actuelles

LES sujets de l'émission *Littératures actuelles* du 8 mars ? Littérature et voyage avec Esther Rochon; *Le temps des offrandes* de P.L. Farmor; *La traversée* de Paul Zumthor; *L'histoire suivante* de Cees Nootboom, ainsi que les récits de voyage de Sartre, Cybill Bedford et Pierre Loti. En deuxième partie, Richard Salesses s'entretiendra avec Robert Marteau, auteur de *Mont-Royal*.

Partout un étranger



VOYAGEURS EXCÉNTRIQUES

John Keay
Traduit de l'anglais par Patrick Hersant Payot, coll. Voyageurs 1991, 316 pages.

EN 1820, le Britannique Joseph Wolff prêcha à Bagdad, à Téhéran, à Constantinople. Des années plus tard, il traverse la Perse, atteint la cité interdite de Boukhara en Asie centrale. Sillonnant l'Afghanistan, il transportait à dos de chameau des centaines de bibles. Il considérait la conversion comme un passeport universel; il prit le titre de « Joseph Wolff, grand derviche d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, d'Europe et des Amériques ». Devant l'émir de Boukhara, il salua trois fois, selon l'usage, et continua, proclamant son salut une trentaine de fois. Embarrassé, l'émir l'interrompit : « Excentrique individu, homme étrange, dont l'apparence n'évoque ni un Juif, ni un chrétien, ni un hindou, ni un Russe, ni un Ousbek — te voilà donc Joseph Wolff ».

L'anecdote est commentée par John Keay : la conjugaison de l'excentricité et du voyage constituait « une manière d'échapper aux conventions d'une société rigide ». Ses portraits de voyageurs excentriques, tous britanniques et ayant vécu au XIXe siècle, fourmillent de détails et d'histoires sur une époque où l'agrément conditionnait le voyage. Posant le comportement excentrique non pas comme l'ignorance de la logique, mais plutôt comme la poussée de celle-ci à un degré insolite, John Keay parcourt des existences vouées à la découverte de l'Autre.

Les chemins empruntés furent différents. Pour Gottlieb Leitner, l'apprentissage des langues se complétait d'une prise en considération de l'influence du climat et de la religion; le vocabulaire reflétant le mode de vie, les structures grammaticales reflétant les mécanismes de pensée. Repoussant les frontières, il fut le premier Occidental à pénétrer dans Lhassa. Pour Charles Waterton, qui eut à son oreille le murmure de la Guyane lui enjoignant de « rejoindre ses forêts lointaines », l'étude de la faune et particulièrement la capture à mains nues de spécimens (boas, caïmans, alligators), stimulèrent ses découvertes de naturaliste et de taxidermiste.

Quant à Gifford Palgrave, premier Occidental à entrer dans Riyad, son excentricité se manifestait dans la multitude d'identités qu'il se forgeait successivement. « Pour moi, écrit-il, malgré le changement fréquent de lieux, de compagnons, de langues, etc., je me sens partout chez moi, ou, pour mieux dire, je me sens partout un étranger, un visiteur, comme mes pères l'étaient autrefois ». Il traversera la péninsule arabique, de la Méditerranée jusqu'au Golfe, tour à tour lettré, jésuite, ambassadeur. Son récit s'achève sur une note mystérieuse : « Que de choses restèrent dans l'ombre ! ».

À quoi fait écho ce sermon de Joseph Wolff, tantôt marmonné, tantôt hurlé : « Oh ! oui, vraiment, c'est un spectacle grandiose qui s'offre à nos regards ».

LIBRAIRIE HERMÈS
ses libraires
ses rencontres
ses heures
de 9h à 22h
362 jours par année
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél. : 274-3669

Politiquement incorrect ?

LES CRITÈRES du mouvement PC (*Politically Correct*) sont-ils désormais confondus avec ceux de la critique littéraire ? L'article de Jean-François Chassay (Henry Miller : les cent ans d'un misanthrope. LE DEVOIR, 22 février) le laisse croire.

Jean-François Chassay va au-delà de la critique des deux livres consacrés à Henry Miller et du roman inédit *Crazy Cock* lorsqu'il nous livre ses impressions sur les idées et les convictions de l'auteur américain. Or, que reproche-t-il à ce dernier ? Étrangement, tout ce que la mouvance *Politically Correct* reproche aux intellectuels qui seraient insensibles au sort des victimes de l'histoire de l'humanité. Selon Chassay, Henry Miller serait anti-homosexuel, misogynne, sans conscience sociale et individualiste.

Le critique du DEVOIR ironise et trouve comique que Henry Miller « complètement égaré » ait déjà invoqué son amour des femmes pour répondre aux critiques des féministes à son endroit. Henry Miller n'était certes pas un *homme rose* mais rien ne permet de douter qu'il aimait vraiment les femmes et qu'il était totalement fasciné par elles. Évidemment, les pages de *Sexus* ou d'*Insomnia* consacrées aux femmes n'ont rien à voir avec le discours compatissant et désincarné des hommes *politiquement corrects* qui ne voient que des victimes dans la moitié féminine de l'humanité.

Jean-François Chassay reproche également à l'auteur du *Cauchemar climatisé* son « absence quasi-totale de conscience sociale et politique » et d'être un *individualiste forcené*. C'est certainement là le privilège de l'écrivain. Cela dit, Jean-François Chassay conclut un peu trop rapidement à cette absence de con-

COURRIER

science sociale chez Henry Miller du fait du refus d'engagement chez ce dernier. En réalité, Miller a témoigné d'une conscience de l'humanité qui excluait l'adhésion aux modes idéologiques liés aux mouvements sporadiques de l'histoire. Ainsi, contrairement à plusieurs de ses contemporains, il n'a pas cru à l'avenir radieux de l'utopie communiste tout en se révoltant un critique acerbe du matérialisme américain.

Comme Henry Miller l'écrit dans *Plexus* : « Quel monde meilleur peut-il y avoir que celui où nous avons pleine responsabilité, tous et chacun d'entre nous ? » On le voit, nous sommes bien loin de l'idéologie de la responsabilité collective et de la victimisation chère aux propagandistes du mouvement P.C.

Je m'étonne enfin que le chef-d'oeuvre de Henry Miller *Le colosse de Maroussi* ne figure pas parmi les titres qui vaudraient le détour dans une oeuvre globalement sans envergure selon le critique du DEVOIR. Et, en ce qui concerne le manque d'humour de Miller, eh bien... laissez-moi rire.

Jean Bériault

Reconduction des mythes

(Lettre adressée à Marcel Jean au sujet de son article sur *Le cinéma de la Révolution tranquille* d'Yves Lever, paru le 22 février.)

MARCEL JEAN est un jeune critique qui travaille très fort pour devenir un bon cinéaste. Je comprends qu'il n'ait pas encore eu le temps de voir beaucoup de films du passé, ni celui de lire beaucoup de livres ou de fouiller dans les archives. Je comprends aussi, bien que j'interdisse le procédé à mes étudiants de cégep, que, faute de temps sans doute, il ait emprunté, idée après idée (mais avec un peu plus d'élégance et de profondeur), la critique que Gilles

Marsolais a faite ailleurs de mon étude *Le cinéma de la Révolution tranquille*, de *Panoramique à Valérie*. Je comprends toutefois très mal — et je trouve ça très décevant — qu'un jeune intellectuel endosse si paresseusement les idées reçues et reconduise sans critique les mythes élaborés par ses aînés.

Je comprends encore moins que, pour sa critique, c'est lui qui l'avoue, il élimine en partant les 400 pages qui constituent le coeur de mon ouvrage. Les eût-il au moins parcourues que le principal reproche qu'il m'adresse, ne pas tenir compte de la nouveauté formelle et seulement des thèmes, aurait été écarté puisqu'il aurait constaté que chacune des 270 analyses de films comporte des paragraphes décrivant le traitement esthétique des films et son rapport avec la modernité. Serait-ce devenu une nouvelle approche critique que de ne considérer que les deux premières et les deux dernières minutes d'un film et de faire l'équivalent avec les livres ?

Dans mon ouvrage, en deux pages sur 700, je conteste un peu, tout en expliquant son origine, la mythologisation que certains critiques et cinéastes ont créé autour du cinéma direct québécois. Je sais que c'est un point sensible pour beaucoup de personnes et que je prenais un risque en dépassant un peu ce que tout le monde répète depuis 20 ans (enfin, pas tout le monde puisque certains cinéastes comme Jacques Godbout, Fernand Dansereau, Gilles Carle ou Pierre Patry avaient un langage différent dès les années 60). Peut-être me suis-je fourvoyé dans mon interprétation, mais la principale critique que je fais au cinéma direct, celle d'avoir, au nom du *vécu* (c'est Gilles Groulx qui emploie le terme), bloqué ou retardé un cinéma qui explore l'imaginaire, n'est même pas abordée par Jean.

Les lecteurs du DEVOIR doivent savoir aussi que mon étude ne parle pas seulement du cinéma direct.

Comme son titre l'indique, elle établit des rapports avec la Révolution tranquille, elle décrit l'imaginaire du cinéma de la période avec ses principales mutations de valeurs et d'idéologies. Pourquoi la critique de Jean ignore-t-elle tout cela ? Les idées que j'avance peuvent être contestables. Si c'est le cas, j'aimerais bien qu'on les conteste et les discute, mais en partant des films, non des clichés et des mythes que certains critiques répètent partout.

Finalement, Jean a raison de terminer son texte en parlant de querelle entre anciens et modernes. L'étonnant, et le plus décevant, c'est que lui, le jeune, se range du côté des anciens, comme s'il ne savait pas encore que le cinéma de Godard, c'est maintenant le *cinéma de papa* et qu'il est plus que temps que quelqu'un l'analyse en des termes autres que ceux de rupture de langage. Il devrait apprendre aussi que les écrits de Marsolais, même ceux qu'il a accueillis dans son dictionnaire, ne contiennent pas toute la vérité historique.

Merci, quand même, de voir en moi un « érudit et un fabuleux documentaliste ».

Yves Lever
J'aurais pu commencer ma critique de votre livre ainsi : Yves Lever est un vieux professeur de cégep, ancien Jésuite, qui travaille très fort pour devenir un bon historien du cinéma. Je ne l'ai pas fait. J'ai discuté de votre ouvrage, vous répliquez par une série d'attaques personnelles qui frôle la diffamation. Votre lettre, M. Lever, est bien maladroite. Vous y faites étalage d'une malhonnêteté intellectuelle et d'un manque de sérieux que vos lecteurs potentiels craignent désormais de retrouver dans vos essais. Il me reste à vous inviter à méditer cette phrase d'Alexandre Pope : « Ceux qui méritent le plus d'être loués supportent le mieux d'être critiqués ».

— Marcel Jean

L'actualité de Gilles Archambault

ENFANCES LOINTAINES

Gilles Archambault
Boréal, 1992, 102 p.

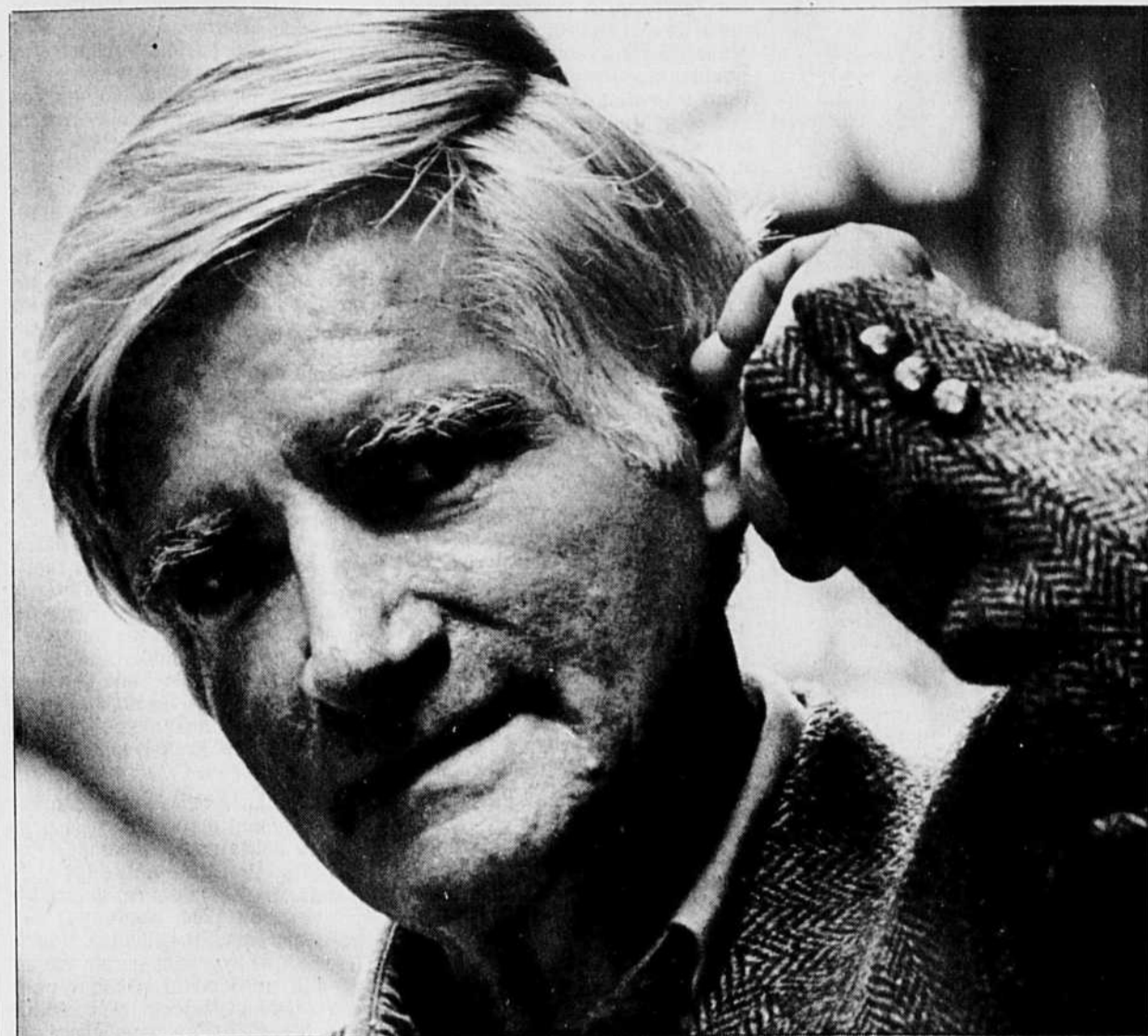
Louis Cornellier

DANS UN PAMPHLET décapant probablement trop criant de vérité pour être entendu, le romancier et essayiste français Philippe Muray s'indigne : « Nous voilà donc atteints d'un Bien incurable. Ce millénaire finit dans le miel. Le genre humain est en vacances. (...) Il n'y a plus d'énigmes, plus de mystères. Plus la peine de se fatiguer. Le Bien est la réponse anticipée à toutes les questions qu'on ne se pose plus. Des bénédictions pleuvent de partout. Les dieux sont tombés sur la Terre ». (*L'Empire du Bien*, Les belles lettres, 1991).

Aussi, quand, assailli de toutes parts par une idéologie *think positive* qui éveille la rage à force de mépris, l'envie me prend de devenir féroce, je remercie le ciel, faute de mieux, de m'envoyer dans les pattes un livre du blafard Gilles Archambault. Ainsi, pendant quelques heures au moins, je me retrouve en compagnie d'un complice qui me permet d'exercer une causticité en voie de disparition.

Enfances lointaines est un recueil de treize nouvelles, déjà paru en 1972. Autour du thème des rapports parents-enfants, Archambault y dresse le portrait désabusé de la fragilité humaine qui toujours évite l'effondrement en se réfugiant dans une haine burlesque, mais néanmoins apte à semer la destruction partout où elle s'infiltre, c'est-à-dire à beaucoup d'endroits.

Des fils innocents sont écrasés par des pères déçus, des vieillards frustrés vomissent leur mépris sur une jeunesse intolérable parce que remplie d'illusions, des apprentis-révolutionnaires immolent leur incompréhensible naïveté sur l'autel d'une réa-



Gilles Archambault

PHOTO JACQUES NADEAU

lité dont la caractéristique principale réside dans la tromperie généralisée, des amoureux se découvrent soudainement envahis par un dégoût profond devant la femme de leur vie, enfin, tout est dévasté et l'homme, confronté à sa propre déchéance :

« Je suis plus fasciné par ma lente agonie que par la vie elle-même. Je le confesse, jamais je n'aurais pu accepter de me ranger en épousant une jeune et sémiante héritière. La tristesse est entrée en moi. Il n'y a rien à faire. Depuis que j'ai constaté qu'il

n'y avait pas, autour de moi, motif à s'amuser, je me comporte comme un condamné à mort. Ma compagne, je l'ai choisie repoussante, avec toute l'attention que l'on met généralement à s'entourer de beauté ». Je vous présente mes excuses, mais ça

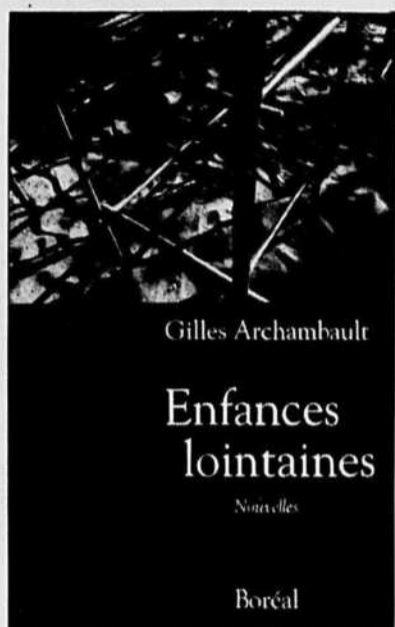
me fait du bien.

Rédigé dans une langue sèche et dépouillée qui n'a absolument rien à envier aux plus récentes oeuvres de Gilles Archambault, *Enfances lointaines*, malgré les 20 ans qui devraient nous en séparer, est un livre d'une extrême actualité. Discrètement (ce qui constitue déjà un crime de lèse-sa Majesté le témoignage), il nous redit une évidence que les hommes ont la faiblesse d'oublier : « (...) la vie ne remplit jamais ses promesses ».

Que ceux qui veulent crier au scandale le fasse, mais cela ne m'empêchera pas de dire haut et fort ce que je pense : *Enfances lointaines* est une des oeuvres les plus fortes qu'il m'ait été données de lire au Québec depuis longtemps. Car si il est vrai que, comme l'écrit Jean-Paul Enthoven, « les hommes, depuis leur chute, désirent ainsi ce dont ils ne pourront se contenter. Le malentendu et la déception viennent alors de ce que, des révolutions aux passions, chacun aspire à la liberté, sans

s'aviser qu'il n'y séjournera qu'avec dépit ». (*La Règle du jeu*, no 6, 1992, p.288), alors il faut tenir Gilles Archambault pour un véritable romancier, avec tout ce que le mot charrie de violence lucide.

« Un homme qui déteste les enfants et les chiens ne peut pas être tout à fait mauvais » a déjà déclaré le comédien américain W.C. Fields (cité dans le *Dictionnaire du parfait cynique* de Roland Jaccard, Le livre de poche, 1991). J'aime bien penser que Gilles Archambault l'appuie.



L'INTELLIGENCE naturelle

RSION 6 • VERSION 6 • VERS



RSION 6 • VERSION 6 • VERS

À la frontière

BOUCHE COUSUE

Ninon Larochelle
Remue-Ménage, 1992, 168 pages.

Louis Cornellier

LA FRONTIÈRE qui sépare l'ennuyeux bonheur quotidien de la tragédie se traverse, la plupart du temps, sans même que les futurs sacrifiés n'aient conscience de l'imminence du désastre. Allant leur bonhomme de chemin avec insouciance, les humains, parce qu'ils n'ont pas le choix, se cantonnent leur vie durant dans ce que Claude Lévi-Strauss appelait récemment (lors d'un entretien télévisé) la position du schizophrène : même s'ils savent que l'existence est sans issue, ils persistent, et il le faut bien, à croire en un improbable salut.

Comme Sylvain Trudel qui, il y a maintenant quelques années, avait choisi le monde de l'enfance pour éclairer avec justesse et sensibilité cet aspect de la condition humaine (dans son très beau *Souffle de l'Har-mattan*, Quinze, 1987), Ninon Larochelle, avec *Bouche cousue* qui est son premier roman, opte pour la même perspective.

Les lecteurs succomberont sans doute au charme de Marie Lacasse, narratrice principale de *Bouche Cousue*, qui, malgré ses douze petites années, réussit à nous faire entrer par la grande porte dans un univers où, sous les velours d'une familiarité réconfortante, se cache le bruit et la fureur.

Début des années 60, nous dit-on. L'atmosphère le confirme. Une petite fille placée sous les soins de sa grand-mère se retrouve en plein coeur d'une suite d'événements inattendus que les lecteurs perspicaces reconnaîtront comme préparatifs à la destruction finale. La mère, devenue veuve, a pris le large. La jeune narratrice nous raconte son bonheur



Ninon Larochelle

tranquille qui consiste à être responsable des bouteilles vides au magasin de son grand-père. Malade, celui-ci mourra. L'avalanche suivra. Découverte de la carrière de hors-la-loi menée clandestinement par un oncle aimé. Une tante insupportable qui colle aux fesses. Une grand-mère qui s'écroule, renversée par des malheurs qui, jusque-là, n'arrivaient qu'aux autres.

La progression dramatique, par-

fois victime de soubresauts (ce qui est très bien), reste joliment tendue et le style qui la porte démontre un indéniable talent d'écriture. Emprunter le détour de l'innocence n'est pas chose facile et Ninon Larochelle réussit à maintenir le cap d'un bout à l'autre de son histoire qu'elle a voulu tendre, mais parasitée de l'intérieur par des démons hypocrites.

Le retour glorieux de la mère au bras d'un nouveau mari américain

virera au drame. Se sentant attaquée dans son univers qui s'étend d'un mur à l'autre du magasin général par ce New Yorkais prétentieux qui projette de s'y incruster, la petite ripostera. Vaut-il mieux détruire que perdre aux mains de l'opposant ? Les flammes répondront dans une scène magnifique qui vient clore un roman marqué au sceau d'un doux malaise que seul le monde enfantin est habilité à fréquenter.



Certains passages, comme celui-ci par exemple, nous avait déjà habitués l'oreille : « Je pense que c'est quand elle est triste qu'elle est la plus belle. On dirait que ses yeux se mettent à faire des vagues, des grandes vagues chaudes. Dans ce temps-là, je la trouve même tellement belle que ça me gêne de la regarder. Ça me donne mal au ventre. Quand mon père est mort, c'est ça que j'ai aimé le plus. Elle portait ses gants noirs qui lui faisaient des mains longues et fines. Quand elle prenait son mouchoir blanc pour s'essuyer les yeux, je trouvais ça assez beau. Trop beau ».

Aussi, à l'heure du chant funèbre, au moment de traverser la frontière, la magie de ces paroles maladroites agira-t-elle avec un ampleur que, si le mot n'était pas à ce point insupportable et teinté de ridicule, j'appellerais mélodramatique : « Comment ça se fait, Sainte Vierge, que ma mère arrive pas ? ». Ceux qui résisteront aux larmes sont des statues.

Grandbois

quelles le Grandbois poète de son côté ne s'abaisse jamais. Sous sa plume de prosateur, l'aube est toujours sale et grise, l'horreur indicible, et les femmes fragiles comme des fleurs. Mais le récit *Julius* perçoit cette écriture comme une perle en une magnifique prose poétique écrite d'une seule coulée, sans ponctuation ni ruptures de rythme. Parmi les nouvelles inédites, *Gédéon* utilise d'heureuse façon ce même style précipité tel le flot d'une plongée dans la vie, tandis que *Le Torrent* donne avec bonheur dans la prose surréaliste.

On l'ignore souvent, mais Alain Grandbois composa des nouvelles tout au long de sa vie. La Bibliothèque Nationale en conserve 77, dont la plupart sont inachevées, ou à l'état de fragments. Ce perfectionniste n'en termina qu'une dizaine dont il autorisa la publication. Il fut semblait-il incapable de mener à terme des récits ayant le Québec pour cadre. Au fil d'*Avant le chaos*, le narrateur évoque bien ici et là les neiges de son enfance ou une admiration pour le génie d'un peintre nommé Alfred Pellan. Mais là s'arrête les allusions à sa patrie.

À ce chapitre, l'inédit *Le discours dangereux* intéresse d'autant plus qu'il se déroule chez nous. « Le Musée boudait au centre des Plaines d'Abraham, posé là, oblique, comme s'il fut tombé du ciel, par hasard, un beau matin, et qu'on eut eu peur de le mettre d'accord avec les lignes du paysage », y écrit-il.

Hélas, le poète voyageur ne composa jamais ses mémoires, mais il rédigea en 1951 102 émissions pour Radio-Canada dans lesquelles il évoquait librement ses souvenirs personnels. Les meilleures d'entre elles furent réunies 20 ans plus tard, chez Hurtubise, sous le titre *Visages du monde* (2). Et disons-le, rien de plus délicieux que l'évocation de ces périples à l'heure où le Vietnam s'appelait encore la Cochinchine, où la Chine appartenait aux dames aux petits pieds et aux coolies en poussepousse, où les steppes de la Mandchourie résonnaient sous les cris de l'envahisseur japonais.

Il faut lire cette suave remontée de la Rivière des Parfums jusqu'aux tombeaux royaux, à bord d'un sampan où des congais tendaient à Grandbois la pipe de bambou et la boulette incandescente. Le poète évoque dans ces textes ses audiences auprès des empereurs du Cambodge,

du Laos, du Mandchukuo surtout, ce Pu-Yi qui fut également le dernier fils du Soleil et dont Bertolucci devait faire revivre le destin hors du commun à travers son film *Le dernier empereur*.


L'aventurier eut du mal à se réadapter à la vie sédentaire, à son retour au pays en 1939. Ruiné, déraciné, il eut tout de même la chance de pouvoir vivre de sa plume, réclamé partout et fêté par ses compatriotes. La valeur de son oeuvre poétique tôt reconnue lui valut la gloire à défaut de la fortune.

Alain Grandbois mourra en 1975, dans sa retraite de la rue Casot à Québec, désormais marié, rangé, lui qui, si l'on en croit la correspondance, avait crevé le coeur de tant de femmes. « Et s'élève soudain/Dans le pur azur/Muet comme l'éternité/le Chant des Absolus » (3), avait-il écrit quelque part dans ses vers ardents. Sa poésie lui survit.

- 1 — Pôles et convergences - essai sur le roman canadien et québécois, Philip Stratford, Liber, 1991, 224 p.
- 2 — Visages du monde - Images et souvenirs de l'entre-deux-guerres, Alain Grandbois, HMH, 1971, 378 p.
- 3 — Poèmes : Les Iles de la nuit, Rivages

de l'homme, *L'Étoile pourpre*, Alain Grandbois, Hexagone, 1963, 246 p.

— Bibliographie — Alain Grandbois, Madeleine Greffard, Fides, 1975, 191 p.



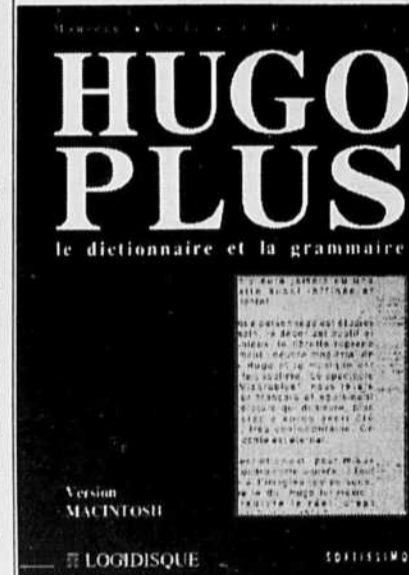
LA REVUE DE LA NOUVELLE

félicite les membres de son collectif de rédaction pour la qualité de leur choix éditorial

Finaliste au Grand Prix du Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal (CACUM)

HUGO C'EST LE MEC DE MON MAC

RSION 6 • VERSION 6 • VERS



Pour Macintosh Plus, SE, II Compatible Word 4 et MacWrite II 84,95\$

Aussi disponible pour DOS et Windows

«HUGO PLUS est le premier logiciel à faire une véritable correction orthographique du texte en tenant compte de la grammaire. HUGO PLUS est le meilleur des correcteurs orthographiques.»

Science & Vie Micro

«HUGO se distingue par une meilleure interface utilisateur, avec la possibilité d'apporter directement des modifications dans le texte.»

Décision Micro

«Molière lui-même en serait étonné!»

Informatique & Bureautique

LOGIDISQUE
C.P. 10, succ. - D
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

La solitude de l'aigle

DONATIEN ALPHONSE FRANÇOIS, MARQUIS DE SADE
Maurice Lever
Fayard, 1991, 912 pages
Francine Bordeleau



Sade, dessiné par Van Loo.

EN 1806, pensionnaire depuis plusieurs années déjà de l'asile de Charenton, Sade rédige son testament : « (...) La fosse une fois découverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant regarni, et le taillis se retrouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes (...) ».

Il en sera évidemment tout autrement. Depuis le tout début de ce siècle, aucun homme, sans doute, n'a suscité autant de biographies, d'études critiques, d'analyses. Apollinaire, le premier, a avancé que Sade « pourrait bien dominer le XXe siècle ». En vrac et dans le désordre apparaissent dans la constellation « sadienne » Gilbert Lely, Maurice Heine, Bataille, Klossowski, Krafft-Ebing, Beauvois, Camus, Barthes, Sollers, Pauvert, Angela Carter, Lacan, Paulhan... Sade a même trouvé, en Annie Le Brun, une véritable « groupe ».

Qu'ajoute Maurice Lever, dernier à se joindre à un très grand club — celui des exégètes de la vie et de l'oeuvre sadienne, — que l'on ne sache déjà ?

Pour l'anecdote, peu, parce que outre cet événement médiatique qu'a été, en 1990, la publication du premier tome des oeuvres de Sade dans la Pléiade, Jean-Jacques Pauvert a publié, entre 1986 et 1990, les trois tomes d'une volumineuse biographie (*Sade vivant*, Robert Lafont). Dans cette biographie un peu brouillonne, où sont cités en extenso un nombre incroyable de lettres, auparavant inédites il est vrai, Pauvert fait de Sade, né en 1740 et mort en 1814, le plus grand écrivain français et un « génie purement sexuel » emprisonné pour des raisons littéraires. Souvent, de belles et fortes intuitions traversent *Sade vivant* qui, malheureusement pour Pauvert dont on devine que cette biographie devait être la grande affaire de sa vie, n'est ja-

mais aussi vivant que le *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*, de Maurice Lever.

Pas de « biographie littéraire » avec l'historien Lever. Il ne s'émue guère des *Cent Vingt Journées de Sodome*, le premier grand roman sadien, écrit à la Bastille en 1785. L'imagination étrange de Donatien (« Oui, je suis libertin, je l'avoue ; j'ai conçu tout ce qu'on peut concevoir dans ce genre-là, mais je n'ai sûrement pas fait tout ce que j'ai conçu et ne le ferai sûrement jamais », écrit le marquis à sa femme), exacerbé par l'enfermement, se déploie tout entier dans ce récit qui demeure à ce jour la plus insoutenable des énigmes littéraires (lisez, vous verrez bien).

Pas d'émotion, pas d'analyse des textes : Lever les laisse à d'autres. Mais il tente de voir comment l'imagination sadienne s'est formée, par quoi il a été marqué.

Selon Lever, par le comte de Charolais d'abord, tuteur d'un illustre compagnon de jeu de Donatien en-

fant : le jeune prince de Condé. « Ainsi le futur marquis de Sade aura-t-il constamment sous les yeux, pendant sa première enfance, l'homme en qui s'incarne, avec une rare perfection, le concept auquel il donnera son nom. Le comte de Charolais passait, en effet, pour l'un des personnages les plus authentiques « sadiques » de son temps. Nul n'a jamais éprouvé autant de bonheur dans le crime ; il tuait ses semblables par jeu, comme d'autres vont à la chasse », écrit Lever.

Boucles blondes et visage d'ange, Donatien a déjà, à cinq ans, un caractère tyrannique qu'il révélera plus tard dans ce passage autobiographique d'Aline et Valcour : « Allié, par ma mère, à tout ce que le royaume avait de plus grand ; tenant, par mon père, à tout ce que la province de Languedoc pouvait avoir de plus distingué ; né à Paris dans le sein du luxe et de l'abondance, je crus, dès que je pus raisonner, que la nature et la fortune se réunissaient pour me combler de leurs dons ; je le

crus, parce qu'on avait la sottise de me le dire, et ce préjugé ridicule me rendit despotique, hautain et colère ; il semblait que tout dût me céder, que l'univers entier dût flatter mes caprices, et qu'il n'appartenait qu'à moi seul et d'en former et de les satisfaire. »

Il faut assagir ce petit tyran. L'enfant se retrouve dans un château de la famille : pas celui, célèbre, de La Coste, mais le château de Saumane où vit son oncle abbé, d'avantage homme du monde et libertin qu'ecclésiastique. Comment ne pas reconnaître dans ce château austère, avec murailles, souterrains et pont-levis, le château de Silling, le funeste lieu des orgies des *Cent Vingt Journées* ?

Adolescent, Donatien étudie chez les Jésuites, au fameux collège Louis-le-Grand. Il est initié au théâtre, à la flagellation (châtiment corporel habituel, à l'époque), à la sodomie sans doute (« les bons pères s'en étaient fait une spécialité », beaucoup d'historiens, dont Lever dans *Les Bûchers de Sodome. Histoire des infâmes*, s'accordent là-dessus). Cherchant à cerner la mise en place de l'érotisme sadien, puisque c'est toujours de cela, dans la vie comme dans l'oeuvre du marquis, qu'il est question, Lever estime que « la figure majeure du plaisir, Sade la réalise dans la coïncidence de la sodomie hétérosexuelle et de la pénétration passive (ou de la douleur subie), qui fait d'un corps unique le lieu des perversions contraires ».

Rétrospectivement, nous voyons Sade devenir une des figures les plus haies de son temps. Mais nous le savions déjà. L'intérêt de cette énième biographie (pour qui en aurait lu d'autres, comme c'est mon cas) est ailleurs, dans le regard que pose Lever sur le marquis et dans sa faculté de le situer dans son temps. En bon historien, Lever détruit les mythes et les légendes. Arrogant et impétueux, Sade sera toujours, bien que marié à 23 ans à René-Pélagie de Montreuil, un débauché. Mais il fera à peine pire que certains de ses contemporains de la noblesse. Alors pourquoi semble-t-il devenu le bouc émissaire de la société ? Car c'est peut-être dit cyniquement, mais au XVIIIe siècle on ne va pas en prison (Sade y passera en tout 27 années), surtout lorsqu'on est un noble, pour avoir sodomisé et fouetté des putains et de jeunes garçons.

L'une des causes en est le père de Donatien. Homme à femmes — à hommes aussi, parfois —, charmeur, charmant, il a ses entrées particulières à la Cour avant de commettre une gaffe qui lui sera fatale ; l'ostracisme des Puissants se répercutera sur Donatien (remercions au passage Maurice Lever de s'être plus que les autres attaché à cette intéressante figure).

Une autre des causes en est la belle-mère, la Présidente de Montreuil ; d'abord absolument séduite par son gendre, elle s'ingéniera par la suite à réduire cette forte tête qui ne veut rien entendre, ce libertin exhibitionniste et dépensier incapable d'agir avec un peu plus de discrétion.

Mais la principale cause des malheurs de Donatien, c'est Donatien lui-même. Donatien est un aigle, un homme seul, totalement. « Le prochain ne m'est rien : il n'y a pas le plus petit rapport entre lui et moi », résume-t-il d'ailleurs. Il invente même le mot d'« isolisme » pour désigner ses relations avec autrui. Et sans doute la société de l'époque reconnaîtra-t-elle chez Sade l'homme singulier sur qui « les normes de la conscience humaine n'auront jamais de prise ». Ces êtres, il faut les casser.

Aucun doute là-dessus : Sade, qui a longuement élaboré sur « le principe de délicatesse », a compris l'incroyable distance entre lui et le monde. Ironie(s) du sort : il aurait le pouvoir, en 1794, d'envoyer ses beaux-parents à la guillotine. Il ne le fera pas. Et il devient, durant ces années-là, un écrivain presque célèbre : Aline et Valcour sera réédité trois fois. Ce qui ne l'empêchera pas d'être emprisonné de nouveau, à Charenton cette fois, où il restera jusqu'à sa mort. Un jeune étudiant en médecine croisera souvent ce détenu célèbre qui « ne produisait en moi d'autre effet que celui d'un vieux gentillhomme altier et morose ».

Dans une lettre, que l'on date de 1806 (Sade a alors 66 ans), à son avocat Gaufridy, le vieil ami/ennemi de toujours, Sade, pour la première fois, fait l'aveu de sa détresse : « Peut-être, à présent, voudriez-vous un mot de moi ? Eh bien ! je ne suis pas heureux, mais je me porte bien. C'est tout ce que je peux répondre à l'amitié qui, j'espère, m'interroge encore ».

L'épopée jésuite

JÉSUITES

Tome 1, Les Conquérants
Jean Lacouture
Seuil, 1991, 509 pages.
Marcel Fournier

DANS les diverses parties du monde, les Jésuites ont exercé une influence et une autorité telles que leur supérieur ait pu apparaître comme le « pape noir ». L'histoire doit certains choses aux Jésuites, dont une conception de l'éducation, mais qui connaît leur histoire ?

Auteur de plusieurs biographies (de Gaulle, Léon Blum, Mauriac, Pierre Mendès France), le journaliste français Jean Lacouture s'est

lancé dans une entreprise quasi impossible en retraçant l'histoire mouvementée de la Compagnie de Jésus depuis ses débuts. Il n'est ni historien ni théologien ; il est tout juste « un laïc imbibé de culture chrétienne ». Premier tome d'une oeuvre qui en comptera deux, *Les Conquérants* couvre la période allant de la fondation de l'Ordre en 1540 à sa suspension par le pape Clément XVI, en 1773.

Comme toutes les histoires de communautés religieuses, celle des Jésuites est une véritable épopée avec de multiples rebondissements : un Ignace de Loyola qui après avoir goûté aux plaisirs de la vie change de costume pour se dévouer entièrement à Jésus et réunir quelques

adeptes ; des disciples qui se lancent dans l'évangélisation de l'Asie, un Blaise Pascal qui attaque, des rois qui prennent des Jésuites comme confesseurs et conseillers. Bref, tous les éléments qui peuvent permettre à Jean Lacouture d'exercer ses talents de grand reporter et dévoiler les mystères de la Compagnie de Jésus.

Quelque 500 pages pour 230 ans d'histoire mouvementée, c'est rapide. Lacouture a dû faire des choix : quatre chapitres sur le fondateur, trois chapitres sur les missions des Jésuites au Japon, en Chine et en Amérique du Sud, un chapitre sur les femmes, un autre sur les Juifs, etc. Et beaucoup d'informations sur les mésaventures des Jésui-

tes en France.

Dans l'ensemble, le point de vue est franco-centriste ; il est aussi pro-Jésuite. Jean Lacouture aime bien les Jésuites, dont il a été pendant neuf ans l'un des élèves ; il ne cache pas non plus son admiration pour leur fondateur. Il n'est donc pas question de faire le procès d'une communauté et de reprocher à ses membres leur conduite *jésuitique*. Être Jésuite, c'est beaucoup plus : c'est faire le vœu de la plus stricte obéissance, vouloir acquiescer le savoir et le transmettre, être de son temps et vivre « dans le monde ». L'une des grandes forces de la Compagnie de Jésus fut sa capacité d'adaptation : « Faites vous tout à tout », recommandait Ignace de

Loyola à ses disciples. Le paradoxe est que cette communauté qui fut papiste et qui fut souvent près des pouvoirs a été supprimée par le pape Clément XIV en 1773.

Dans son étude, Lacouture fait certes allusion aux aspects les moins glorieux de l'action des Jésuites mais le plus souvent son attention se porte sur ses aspects les plus positifs. L'évangélisation telle que pratiquée par les Jésuites n'est pas vue comme une forme de colonisation : il y a eu respect des différences culturelles, dialogue, acculturation. Il faudrait peut-être venir voir de ce côté-ci de l'Atlantique si les Amérindiens sont aussi d'accord. Lacouture n'a malheureusement pas parlé de la Nouvelle-France.

◆ Saletti

diligence indépendantiste d'arriver à bon port. Qu'à cela ne tienne, la détermination de Vox Populi est farouche. On le lui avait bien dit, si tu veux être quelqu'un, tu as le choix d'« être une minorité comme les autres dans l'ensemble canadien ou (d'être une majorité dans un Québec indépendant ». La cause était comme qui dirait entendue. Fin du premier épisode.

Au retour de la pause, nous retrouvons la diligence qui roule toujours sans cocher et un dévouement qui se fait attendre. Appelé à participer à la longue marche vers l'avant de l'histoire et ballotté par les événements, Vox Populi tente d'apaiser sa peur. La voix de la raison lui chuchote à l'oreille que Nation City n'est pas loin et qu'elle a son shérif philosophique, une équipe de costauds qui s'appellent Locke, Rousseau et Fichte, prêts à cautionner la mission du héros. Mais, pour le moment, Nation City a toutes les apparences d'une ville fantôme, et l'air y est terriblement lourd. Le ciel est gris et seul un chat noir rode, sorti du sac des prophéties. À la page 51, on lit ceci : « En dépit des apparences et des proclamations idéologiques, c'est la lutte pour la libération nationale bien plus que la lutte des classes qui a mené le monde. » Aïe URSS, bonjour Québec !

À la raison philosophique et au droit

chemin nationaliste prônés par Denis Monière, répond le cri du coeur de Pierre de Bellefeuille. Les deux ex-têtes dirigeantes du défunt Parti indépendantiste se retrouvent donc encore une fois sur le même champ de bataille, le désert constitutionnel, et avec les mêmes armes, le mot d'ordre politique. Mais là où Monière est optimiste et raisonnable, de Bellefeuille se montre aigri et cynique. Revenu de tout et dépité du reste, l'ex-député péquiste règle ses comptes et fustige tout ce qui bouge. Il s'en prend à son ancien chef René Lévesque d'abord, à qui il rapproche le fatidique *beau risque*, à l'actuel Parti québécois ensuite, qui ressemble à s'y méprendre aux vieux partis, à nos élites qui n'en sont pas, à Robert Bourassa qui est égal à lui-même, et surtout à notre mentalité de colonisés : « Car l'ennemi intime est en nous. Il est ni anglais ni néo-québécois. Il s'appelle incision. Il s'appelle mollesse. Il s'appelle économicisme. »

La marche de l'histoire est ici entravée par une tare héréditaire du peuple québécois : son indécision atavique. Aussi, la réflexion et la persistance de Robert Bourassa comme chef d'État ne s'expliqueraient que parce qu'il représente le Québecois type, une incarnation caricaturale de notre identité. Osons-nous l'avouer, nos sommes tous des Bourassa en puissance !

On aura compris qu'il n'y a rien dans le portrait que trace de Bellefeuille qui nous permette de nous attendre sur nous-mêmes. Le jugement est brutal, qui distille un peu d'arrogance et davantage de hargne. C'est ce qui donne un peu de piquant à la lecture d'un texte à l'argumentation assez prévisible lui aussi. Toutefois ici, l'homme qui avance l'idée ne se tient pas derrière elle, mais à côté. Député ou simple citoyen, le combat n'a pas changé pour de Bellefeuille. *L'ennemi intime*, qui joint à un essai personnel d'une soixantaine de pages de courtes interventions qui datent de l'époque de l'homme politique, le prouve. Cette continuité plaira aux fidèles de la première heure et aux passagers de la diligence souverainiste, mais permettra-t-elle d'en convaincre d'autres ?

Question de se détendre en fin de trajet, il est bon de se souvenir que l'idée ne date pas d'hier et qu'elle a fait parler plus d'une bouche célèbre. Doris Lussier, philosophe jovialiste et rigolo de service, s'est amusé à colliger quelques centaines de citations dont le sujet est l'indépendance au sens large. Si la perspective d'un lexique des mots célèbres sur l'indépendance était attrayante, le résultat est décevant. Faute de précision sur l'origine (quel livre, quelle époque ?) ou sur l'auteur de la citation (connaissez-vous M. Cogniot ou Bignon ?), *À propos d'indépendance* donne l'impression

d'un fourre-tout de notes de lecture dont les sources auraient été égarées au fil des ans. Si on ne renoncera pas sur le détournement de sens que subissent certaines phrases citées hors contexte, et qui fait partie du jeu de la citation, on trouvera moins drôle la coquetterie qui consiste à se citer soi-même, et d'abondance. Surtout que l'une des citations attribuées à l'auteur ressemble étrangement à une autre citation de Jacques-Yvan Morin. Y aurait-il plagiat dans la demeure souverainiste ? En somme, pour quelques bons mots de Sacha Guity ou de Paul Éluard, le lecteur devra s'en farcir encore plus de mauvais, sortis des bouches célèbres de Napoléon, de Ronald Reagan et de Jean Coutu (le comédien ou le pharmacien ?). Arrêtez S.V.P., la diligence est pleine !

◆ Démocrates

convenait de l'Occident pour briser leurs chaînes. Les peuples d'Europe de l'Est se sont libérés seuls et le communisme s'est effondré de lui-même après que ses promoteurs aient appliqué avec diligence le seul article du programme de l'Internationale qu'ils comprenaient vraiment : du passé, faisons table rase.

Si l'Occident n'a pas eu le courage d'abrégé les souffrances de ces peuples, l'auteur en impute la responsabilité au sentiment de culpabilité de ses dirigeants face aux « excès » du capitalisme et à l'aveuglement idéo-

logique de ses intellectuels. Même constat pour les dérivés sanguinaires de bien des pays « socialistes » du tiers-monde. Revel ne déborde donc pas d'enthousiasme pour l'avenir démocratique des ex-pays communistes. Le chemin sera pénible, car le terreau de la démocratie — l'économie et le savoir-faire des hommes — a été complètement stérilisé.

Dans les derniers chapitres de son livre, Revel montre que si la démocratie progresse, de nouveaux ennemis se manifestent : les élections sont impuissantes à transformer certains peuples en citoyens démocrates ; le terrorisme international ; la corruption du système politique de plusieurs démocraties occidentales (la France) et les revendications sans restriction des citoyens à plus de droits et à moins de responsabilités ; la montée de l'intégrisme religieux, particulièrement celui de l'islam, religion qui n'admet « aucune indépendance de l'État, de la loi, de la morale, de la société, de la vie intellectuelle et de l'art » comme en font foi les défilés de meurtriers dans les villes occidentales exigeant la mort pour Salman Rushdie.

Revel ne trouve pas amusant ceux qui ont justifié les goulags, les camps d'extermination et les dictatures prolétariennes en soulignant qu'il s'agit d'erreurs ou de phases de transition et que les peuples finiront par se libérer. « L'histoire concerne des individus particuliers, pas des processus abstraits. [Pour ceux qui meu-

Universités: la montée des filles

ALLEZ LES FILLES !

Christian Baudelot et Roger Estabiet
Seuil, 1992, 243 pages
Marcel Fournier

À TOUT observateur de l'évolution du système scolaire depuis 30 ans, un fait s'impose : les filles ont rattrapé les garçons pour l'accès à l'université et elles ont conquis des disciplines traditionnellement masculines telles que la médecine et les sciences administratives. La « montée des filles » est un mouvement de fond et il s'observe dans tous les pays du monde, en particulier dans les pays riches.

Le Québec et le Canada détiennent pour leur part un double record avec l'un des taux d'accès d'accès des filles à l'enseignement supérieur les plus élevés au monde (58,5 % en 1985) et un des taux de ségrégation entre les sexes les plus faibles (25 % de filles en sciences appliquées, 40 % en sciences pures).

C'est un grand progrès, comme le soulignent, chiffres à l'appui, les sociologues français Christian Baudelot et Roger Estabiet. Mais tout n'est pas gagné. Même s'ils ont abandonné la langue de bois (marxiste) et qu'ils reconnaissent au système scolaire certaines vertus, les auteurs de *L'École capitaliste en France* (1971) n'ont pas perdu leur sens critique : il y a évidemment maintes des inégalités sociales (de classes) devant l'école, il y a aussi maintes d'une ségrégation entre les filles et les garçons, les filles demeurant exclues de certaines filières et en particulier des disciplines scientifiques.

Pas question, pour expliquer cette ségrégation, de faire référence à des différences de talent ou de capacités intellectuelles : les filles réussissent bien à l'école et contrairement à l'idée communément admise, elles sont toutes aussi fortes que les garçons en mathématique. Baudelot et Estabiet sont ici catégoriques : la théorie sexiste de l'infériorité mathématique des filles ne tient pas. Il n'y a donc pas inégalité des compétences mais divergence des orientations : les filles s'orientent moins souvent et moins volontiers en sciences que les garçons ; plus fortes en français, les filles préfèrent les études littéraires, les sciences humaines, le droit et l'éducation.

Comme l'ont montré de nombreuses études, l'explication est d'abord culturelle. Ni l'accroissement de la scolarité des filles ni la mixité institutionnelle n'ont effacé l'empreinte des modèles traditionnels ou des stéréotypes de sexe. Pour comprendre l'averion dont témoignent les filles à s'engager dans les filières scientifiques, Baudelot et Estabiet ont dépouillé de nombreuses études et ils ont mené avec leurs étudiants diverses enquêtes dans les lycées et les universités. Les raisons qu'ils donnent de cette averion sont les suivantes : moindre intérêt pour la connaissance rationnelle de la nature, moindre intériorisation des valeurs de compétition, plus forte incertitude sur l'investissement strictement professionnel.

« En d'autres termes, concluent-ils, chaque fille organise sa scolarité sur la base de valeurs et de modèles de comportement autour desquels elle a été invitée à construire, très tôt, son identité sociale ». Une conclusion évidente, mais les données sont nouvelles.

La situation est d'autant plus difficile à modifier que trois verrous font aujourd'hui obstacle à l'égalisation, à diplôme égal, des statuts professionnels des hommes et des femmes : la structure des emplois, la division familiale du travail domestique et les mécanismes de fixation de salaires. L'école a donc pris une avance sur la société en favorisant le mouvement vers l'égalité scolaire. Il faut maintenant, espèrent Baudelot et Estabiet, que la société change pour éviter le gâchis anti-économique des compétences. Tous conviendront que c'est là un « défi majeur de notre temps ».

rent], la victoire de la démocratie libérale occidentale comme forme finale de gouvernement humain n'est pas d'une évidence aveuglante ».

Mais le combat pour la démocratie est loin d'être terminé. Dans les pages du DEVOIR, Samir Amin, le grand pourfendeur de l'exploitation du tiers-monde, disait récemment que « le choix bolchévique de ne pas s'ouvrir au capitalisme et à la démocratie n'a pas privé la Russie de grand-chose ». Faudrait peut-être demander aux 30 millions de victimes du léninisme et du stalinisme.

GAHIER
SPÉCIAL

SANTÉ

RÉSERVATIONS PUBLICITAIRES

842-9645

Date de tombée le 13 mars 1992

PARUTION
le 21 mars
DANS
LE DEVOIR

LE DEVOIR publiera le 21 mars son cahier spécial annuel sur la santé qui abordera deux thèmes de grande actualité : la prévention et la médecine globale ou médecine holistique. Ce cahier spécial fera d'une part le point sur ce qui se fait actuellement en matière de prévention et proposera d'autre part une réflexion sur le grand débat entre la médecine officielle et les « autres médecines » dites alternatives.

La prévention demeure un élément majeur de la nouvelle politique de la santé du Québec. Nous regarderons ce qui se fait présentement à ce chapitre et nous analyserons les retombées des programmes de sensibilisation. Nous poserons également un regard éclairé sur ces autres médecines qui, en proposant souvent une approche holistique de la santé, se démarquent de la médecine traditionnelle qui semble évoluer vers la spécialisation. Le but visé : aider les lecteurs à s'y retrouver face à un dossier qui est de plus en plus d'actualité.

le plaisir des
Livres

La vieille dame et le clochard



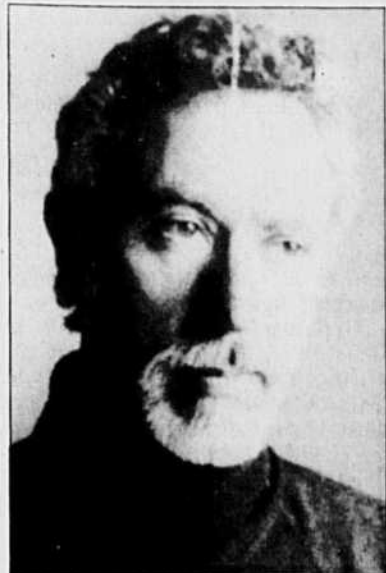
Lisette
MORIN
▲ Le feuilleton

L'ÂGE DE FER

J.M. Coetzee
Seuil, 1992, 217 p.
ASTREINTE non pas « à résidence » — comme on le dit dans la police française — mais bien astreinte en presque permanence à lire les romans français, j'ai d'immenses trous en ce qui regarde les oeuvres rédigées en langue anglaise mais traduites en français.

Ainsi de J.M. Coetzee, écrivain né en Afrique du Sud mais dont la réputation est internationale : trois de ses précédents romans ont été couronnés par des prix littéraires, le Fémina étranger pour *Michael K, sa vie, son temps* et le « Booker Prize » pour le même ouvrage, en Angleterre.

L'âge de fer, qui me paraît admirablement traduit par Sophie Mayoux, a pour cadre la ville du Cap. En même temps qu'elle apprend une très mauvaise nouvelle — son cancer est en phase terminale — Elizabeth Curren, une septuagénaire à la



J.M. Coetzee
retraite, qui fut professeur pendant toute sa vie active, découvre, en rentrant dans sa grande maison, vétuste mais confortable, un clochard installé dans un passage (« espace mort, perdu, désaffecté, où les feuilles poussées par le vent s'amoncellent et pourrissent ») le long du garage où elle range sa vieille Hillman, un clochard dans un abri de fortune, carton et plastique.

Voilà pour le décor. Comment cet homme, qui refuse de quitter les lieux, qui ne se lave jamais, dont l'odeur est repoussante, deviendra le seul compagnon de la vieille dame et l'accompagnera pendant les derniers jours de sa vie, c'est tout l'art du romancier de nous le rendre possible et même crédible.

En fait, Elizabeth nous parle par le biais d'une lettre qu'elle écrit à sa fille, depuis longtemps partie en Amérique, ayant pris en horreur l'Afrique du Sud et ses problèmes. Ce récit, sous forme épistolaire, ne doit parvenir à l'exilée, mariée là-bas et mère de deux enfants, qu'après la mort de la mère. Mais, entre-temps, des événements imprévus, et dramatiques, confronteront celle qui, tout en s'opposant à l'Apartheid, n'a vraiment jamais voulu voir de près les crimes commis en son nom.

L'auteur, dont on ne peut soupçonner l'authenticité de la documentation, nous fait pénétrer ce monde de violence par la pire des atrocités : celles qu'on fait subir aux enfants noirs des townships. La domestique noire d'Elizabeth, qu'on appelle Florence, vient dans sa maison pour les soins ménagers en compagnie de ses deux petites filles. Elle a également un fils adolescent et c'est à partir de la révolte de ce

garçon, et d'un compagnon un peu plus vieux, qu'on suivra cette grande malade, qui souffre pourtant de mille morts, se rendre dans sa vieille voiture poussive jusqu'au coeur d'un village incendié, en compagnie de l'ex-marin, rendu invalide par un accident survenu en mer, clochardisé, ivrogne, peu sensible à la douleur d'autrui, mais qui se laisse embrigader dans une lutte bien entendue vouée à l'échec contre la brutalité policière.

Toute l'affreuse réalité de l'Afrique du Sud, les excès des Afrikaners dans la répression apparaissent au jour le jour dans la narration de la vieille dame, considérée comme indignée et complice par la Sûreté du Cap.

Quelques épisodes de tendresse et même de douceur parsèment malgré tout ce roman plein de bruit et de colère. Elizabeth se souvient de l'enfance de sa fille chérie, alors qu'elle enseignait dans une grande école, livrant entre autres un cours sur Thucydide. Dans le malheur qui l'accable, celui de ses douleurs physiques et celui d'être impuissante devant le pays qui se délite, mais qu'elle aime de tout son coeur, elle se reconforte avec des maximes de Martial, se joue des pages du *Clavecin bien tempéré*, écoute du Brahms, mais n'ignore pas que tout

cela fait partie d'un univers évanoui, qui glisse, lentement ou violemment, selon les maîtres qui exercent le pouvoir politique, quelquefois tolérants, d'autres fois intraitables, dans l'enfer de l'anarchie. La femme cultivée, élevée dans le culte de la mesure, des bonnes manières anglaises (elle ne tutoie jamais Veruciel le clochard, lui donne même du « monsieur »...) accuse la religion de Calvin d'être responsable de la rigidité implacable de l'extrême-droite.

Le cauchemar devient l'élément quotidien de la vie — qui s'achève — d'Elizabeth. La mort est de plus présente. Il y a l'assassinat du fils de Florence dans l'une de ces rixes mortelles qui opposent la jeunesse noire à la force policière, le meurtre plus insoutenable encore de l'autre garçon, dans sa propre maison, et la solitude que partage Veruciel, inculte, mais qui sait écouter : tout est condamné. Les dernières pages, alors qu'aitée la pauvre femme accepte la compagnie du clochard dans son lit, sont d'une terrible lucidité.

Coetzee, qui a écrit et publié ce roman en 1990, mais qui date l'histoire qu'il raconte en 1986, l'aurait-il rendue moins désespérée sous l'administration de Frederick

de Klerk ? A-t-il approuvé ce que notre collègue François Brousseau, dans un article récent de notre journal, appelle la devise implicite de celui qui a appelé au référendum : « Moi ou le chaos » ? Difficile d'en être convaincue, avant l'échéance du 17 mars.

En tout cas, lire *L'âge de fer*, c'est une préparation tout à fait opportune à ce que d'aucuns, en Afrique du Sud comme ailleurs, qualifient de plébiscite. « Un oui clair à Frederick de Klerk, écrivait encore François Brousseau, sera un coup d'assommoir fatal à l'extrême-droite. (...) Sa défaite la sortirait pratiquement du jeu politique, avec la possibilité, il est vrai, de l'émergence d'une véritable guérilla blanche ».

Par la voix de son héroïne, et c'est l'explication du titre de son roman, J.M. Coetzee parle, à propos des enfants du township, « d'enfants de fer. L'âge de fer. Après lequel vient l'âge de bronze. Combien de temps, se dit Elizabeth Curren, avant que reviennent dans le cycle les âges plus doux : l'âge de l'argile, l'âge de la terre ? »

Question évidemment troublante dont le romancier n'a pas la réponse. Son taient seul appartient à l'âge de la terre.

Naître ou ne pas naître

LA CHUTE DU BRITISH MUSEUM

David Lodge
Rivages, 1991, 242 pages
Hervé Guay

QUE JE SACHE, peu de romanciers ont fait de l'interdiction papale de se servir de la pilule comme méthode contraceptive le dilemme de leur héros. Et jusqu'à ce que je lise *La chute du British Museum* — traduction française fort maladroite, ma foi, de *The British Museum Is Falling Down* —, je n'avais pas soupçonné l'intérêt littéraire de cet interdit. Or, David Lodge prouve ici qu'il peut en être autrement.

Bien entendu, l'auteur n'a pas écrit là-dessus un récit cornélien. Un jeune couple impécunieux et catholique pratiquant pour qui l'Église est une « sorte de club, avec son propre règlement » dont on peut profiter des avantages si on en accepte les incon-

véniants, se voit réfréné dans ses ardeurs amoureuses par la crainte de mettre au monde un quatrième enfant.

Les époux ne sauraient d'ailleurs où le mettre ni comment le faire vivre dans la situation qui est la leur : lui, sans emploi, en train de terminer sa thèse ; elle, à la maison en train de s'occuper des trois autres bouches à nourrir.

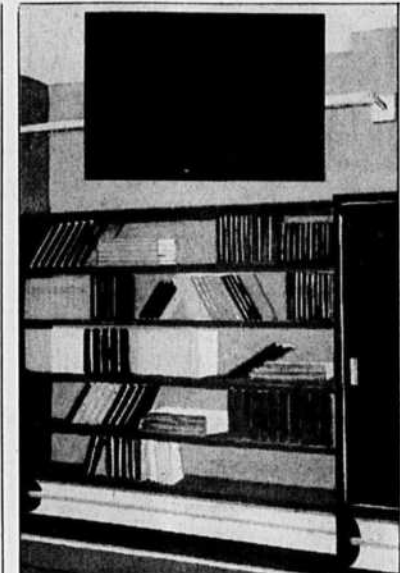
Quand commence le roman, la méthode du thermomètre a déjà failli à la tâche une première fois et Barbara craint d'être à nouveau enceinte. Dans les affres de l'incertitude, son mari, Adam Appleby, se rend au *British Museum* où ses recherches seront perturbées à cette seule pensée. D'autres tribulations s'ensuivront qui modifieront subrepticement sa vie.

Le roman tire d'ailleurs sa force de s'être approprié le poids mythique du vénérable lieu pour susciter les croisements littéraires les plus fer-

tilés (Kafka, Joyce, Virginia Woolf, D.H. Lawrence, William Golding). Au prosaïsme des préoccupations d'Adam Appleby répond l'éclectisme de ses références littéraires. Et Lodge joue constamment de cet écart entre les deux éléments pour faire naître le rire. À ce propos, dans la préface, il mentionne auteurs et passages qu'il a pastichés de telle sorte que le lecteur les repère assez aisément.

La scène où Appleby tente de renouveler sa carte périmée vaut à elle seule le détour tant le ton kafkaïen parodié par Lodge sied bien à la situation. Par ailleurs, la naïveté anglo-catholique du héros et de son épouse a quelque chose de touchant qui complète agréablement le comique souvent sophistiqué de l'ouvrage.

Tout ce qui se passe autour du *British Museum* a aussi de quoi démystifier ces lieux que le cliché veut éremiques, ennuyeux à l'extrême, voire somnifères. Bibliothèques, mu-



sées, archives, David Lodge en témoignage, recèlent plus d'histoires que celles qui s'y trouvent.

Le proche et le lointain

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

LE JOUR AUX TROUSSES

Orphée/La Différence, 1992.
DE SEUIL EN SEUIL
Grille de parole
Paul Celan
Christian Bourgois, 1991

ILSE AICHINGER est née à Vienne en 1921. Comme poète, je la dirais de la famille de Peter Huchel (*La tristesse est inhabitable*, Orphée/La Différence, 1990) et de Nelly Sachs (*Brasier d'énigmes*, Denoël, 1967 ; *Présence de la nuit*, Gallimard, 1969). Est-elle de la famille d'Ingeborg Bachmann (*Poèmes*, Actes Sud, 1989) ? Non. De la famille d'Ernst Fischer (*Élégies posthumes d'Ovide*, Actes Sud, 1986) ? Pas davantage. La poésie de Bachmann et de Fischer est facile à suivre. Ouvrez Bachmann à la page du monologue de Mychkin : *En apparence éveillé à la vie, / séduit par des planètes / qui expression de nous exigent, / je vois une musique illimitée / scander la marche des muets. / Nos pas ne sont que le toucher / Imprécis des rares notes / qui nous atteignent.*

Parti de l'apparence proche, le poème conduit le lecteur vers une réalité sous-jacente, lointaine, pas du tout évidente.

La poésie d'Aichinger est soumise à un mouvement différent, conforme à une petite phrase de Ludwig Tieck qui éclaire une autre tendance de la poésie germanique. Tieck disait de Novalis : « Il lui était devenu naturel de considérer comme miraculeuses les choses habituelles et proches, et comme habituelles les réalités lointaines et surnaturelles. » Voyez, dans *Dimanche avant midi* d'Aichinger : *Aimer Dieu, / l'adorer / et, lui seul, le servir. / Au repos / sur le chemin des fermes / à l'heure dite / vu de loin / par-dessus la neige.* Le lointain va de soi, est touché d'emblée, paraît anodin. Inversement, considérez l'effet miraculeux d'une chose toute proche, dans *De jour : Une calme journée de juin / me brise les os, / me renverse, / me fracasse contre le portail, / me met les clous sur le dos, / ceux de couleurs, / jaunes, blancs et argentés, / ne me rate pas, / avec aucun, / n'omet que la coiffe des fous, / ma préférée, / m'étrangle / de ses noueux tout neufs / tant que je respire encore.* De la même façon, Ossip Mandelstam tombait sous les balles d'un poirier en fleurs.

Le jour aux trousse propose 90 poèmes courts en allemand, avec une traduction française de Rose-Marie François. C'est la poésie complète d'Aichinger. L'auteur aurait déclaré que ses poèmes ont été conçus mot à mot sur la « fausse langue » qui fait de nous des « sans-abris ».

On pourrait en dire autant des poèmes de Paul Celan (1920-1970). Les éditions Christian Bourgois ont entrepris leur publication complète en 1987. *Pavot et mémoire* (allemand-français, traduction de Valérie Briet) a été suivi en 1991 par *De seuil en seuil* (allemand-français, traduction de Valérie Briet) et *Grille de parole* (allemand-français, traduction de Martine Broda).

Replongeant, avec *Pavot et mémoire*, dans la splendeur de la poésie de Celan, je la trouve parente de celle de Georg Trakl par la conversion de l'expérience en vision. Le titre du livre évoque cette opération. Mais la forme seraine et lisse qui, chez Trakl, couvrait le tragique d'un voile d'impersonnalité, s'est déchirée. Ceux qui ont connu Celan affirment que sa poésie est nourrie de faits biographiques et qu'ils les y retrouvent éloignés, faussés, associés selon des lois nouvelles, magnifiés par le raccourci et l'image. Le proche est transformé en écho lointain. Un écho : une voix, devenue anonyme, bouche du monde et bruit du monde. On peut faire la même observation dans la poésie de Saint-John Perse.

Plus on avance dans *De seuil en seuil*, plus dans *Grille de parole*, plus la forme se déchire, se disjoint, plus les mots viennent comme à contretemps : *Vint, vint, Nulle part, / on ne s'inquiète / C'était moi, moi, / j'étais entre vois, états / ouvert, étais / audible, je vous alertais du doigt, / votre souffle / obéissait, je suis / encore le même, mais vous / dormez.*

Pour aller plus loin dans l'intelligence de la poésie de Celan, deux voies sont possibles : le détour par les commentaires, par exemple ceux de Hans-Georg Gadamer ou de Peter Szondi, ou bien l'écoute, la contemplation — s'exposer aux poèmes sans laisser personne lire, par-dessus son épaule. Je préfère cette voie moins verbale. On y perçoit le silence vertigineux que les poèmes de Celan installent autour d'eux, comme tout appel auquel, personne ne peut répondre.

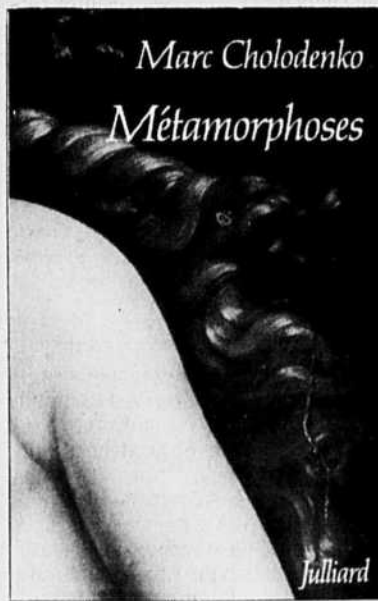
Dans cette chronique, j'ai nommé neuf livres. En ajoutant *Poèmes de Gottfried Benn* (Gallimard, réédition 1989), j'aurais fait le tour de ce que je connais d'important en français pour comprendre la poésie germanique des 50 dernières années, avant Thomas Bernhard et Peter Handke.

Une écriture à deux voix

MÉTAMORPHOSES

Marc Cholodenko
Julliard, 1992, 209 pages
Alain Charbonneau

DEUX ÉCRIVAINS cohabitent en Marc Cholodenko, ce jeune auteur français qui remportait en 1976 le prix Médicis avec *Les États du désert*. Le premier privilège le flux torrentiel de paroles et le babill incontrolable de la pensée naissante : il opte d'emblée pour une écriture moderne à ponctuation réduite qui oscille entre la coulée verbale sollessienne et la télégraphie beckettienne, et ses textes n'entretiennent guère avec le roman que des relations d'apparat, des liens de convention. Le second est beaucoup plus classique : il sait plier, si besoin est, la langue au carcan de la narration, il évite les dérapages et préfère l'équilibre aux excroissances narratives, et sa prose, nette et cristalline,



respire de toutes ses pores, représentant toujours son souffle là où le veut la syntaxe.

Au premier, on doit *Le roi des fées*, écrit en 1974 et réédité aujourd'hui en poche chez Christian Bourgois, érotique précieux et hermétique (sautez les 75 premières pages, c'est un conseil) qui, entre deux balades sentimentales dans un décor d'époque Henri III, mêle politique de la baise et politesse de la fessée. De la main du second est né, en 1985, *Histoire de Vivant Lanon*, un autre roman licencieux où les godemichés se suivent et ne se ressemblent pas : dans le genre, c'est sans doute ce qui s'est écrit de mieux depuis dix ans, l'alliage explosif de l'imaginaire sadien et du petit polar moderne laissant loin derrière les Alina Reyes et leurs puériles métaphores alimentaires.

Ces deux écritures contraires se partagent le dernier livre en date de cette oeuvre qui en compte maintenant près de 15, roman et poésie confondus. Placé sous le signe de la composition éponyme de Richard Strauss, *Métamorphoses* impose en ouverture 30 courts chapitres d'une seule page, qui n'ont à peu près rien en commun les uns avec les autres, sinon qu'ils ne s'embarassent pas de récit ou d'histoire, chacun nous plongeant abruptement, sans introduction ni conclusion, au coeur même d'une expérience brute du langage et de son épaisseur.

Chaque texte est comme une chrysalide, à l'intérieur de laquelle le je, massif et unitaire, est livré pieds et poings liés aux puissances centrifuges de la parole. Trente bains d'aléité, où sont déclinés, parmi d'autres corps-à-corps entre les mots et le monde, les balbutiements d'un enfant (*Palaou Palaoupaou*), une réflexion sans queue ni tête sur le sens où tournent les aiguilles d'une montre, ou encore le délire paranoïaque d'un homme dont le revolver est rangé souvent dans des endroits différents par prudence à portée de main si la porte s'ouvrait brusquement.

Trente épreuves aussi, disons-le, dont on ressort essouffé et confus, déboussolé, mais qu'on oublie presque, sitôt entamée la lecture des 7 textes qui suivent. Avec son renversement imprévu, où les bourreaux deviennent brusquement victimes, le premier de ces récits renoue avec le climat de terreur qui faisait l'originalité de *Vivant Lanon*, nous offrant quelques scènes incroyables où, la pathologie étant ce qu'elle est, le lecteur se découvre le témoin et le complice de sévices dignes du divin marquis.

Le jeu métaphysique sur l'auteur et son double, dont Borgès reste à ce jour le maître incontesté, inspire deux ou trois textes. De l'auteur d'une nouvelle, qui voit de ses propres yeux la réalité dépasser la fiction, à l'écrivain français qui tient bien à son insu le journal du piège qu'une jeune admiratrice anglaise lui a tendu et dans lequel il va tomber, et à cet *hasbeen* rimbaldien, qui adresse une longue, très longue lettre à un éditeur pour lui souler de l'argent en échange d'un éventuel — et fort peu probable — *come-back* dans l'arène littéraire, Cholodenko ironise avec intelligence sur l'existence, les habitudes et les lubies de cet animal aussi étrange que familier qu'est l'homme de lettres.

Domage que l'ensemble des textes qui composent cette « autobiographie d'un autre » (label donné en sous-titre) n'aient pas la force de ces derniers. On verra dans cette inégalité le mal nécessaire à l'expression libre et entière d'une écriture à deux voix, qui, quitte à dérouter le lecteur, s'enivre à multiplier à foison les faces d'un même je, se refusant à l'enfermer dans une seule et même enveloppe et lui offrant du même coup l'espoir de métamorphoses innombrables et la garantie de textes à venir.

Monomanie et chimiothérapie

DÉPRESSIONS SUR UNE PARTIE DE LA FRANCE

Georges Kolebka
Seghers, 1991
164 pages

Hervé Guay

J'AI LU quelque part que Québécois et Français ont un autre point en commun : ils sont grands consommateurs de médicaments, tenant même en cela le haut du pavé de leur continent respectif. C'est le premier argument en faveur de *Dépressions sur une partie de la France* de Georges Kolebka. Recueil de nouvelles qui décortique les maux des Français et, par conséquent, leur façon d'y remédier, sous un jour des plus littéraires.

En fait, la maladie est à Kolebka ce que la bureaucratie est à Courte-line, c'est-à-dire plus qu'un champ d'intérêt, une constante, une obsession, une grille, un lieu d'investigation à partir duquel l'individu se définit, se singularise. Au point que le proverbe « dis-moi quelle médication tu prends, je te dirai qui tu es » stériliserait parfaitement aux personnages de ses nouvelles.

Il y a dans ces pages une galerie d'ulcères, de dépressifs, d'atrabilaires, d'hypocondriaques, de malades imaginaires ainsi que d'obsédés de toutes sortes. L'auteur les passe cliniquement à la moulinette de l'humour. Si ces cas ont une âme, elle se mesure à la posologie prescrite.

Pour ce faire, Kolebka insère la plupart du temps ses personnages, perpétuels attardés physiologiques, dans des mécaniques qui les amènent « à braver eux-mêmes leur noir », pour paraphraser le titre de l'une de ses fictions. Que ce soit l'enchaînement des rendez-vous dans le cabinet d'un médecin généraliste, les différents *varias* d'une réunion de marketing de la « Française des Biscuits » ou encore les épuisantes étapes préparatoires à l'union avortée de Gilles et Laurence pour cause d'*horoscopite* aiguë.

À divers maux, divers remèdes : des deux petits carrés d'un bâtonnet quadrisécable de bromazépam à la lecture du Figaro. Mais, le schéma reste le même : une monomanie qui mène à la chimiothérapie.

Ce qui fait que le principal désagrément de ce livre réside dans le fait qu'en France, on ne soigne pas avec des dénominations qui sont difficilement accessibles au lecteur québécois s'il n'a pas une connaissance approfondie de la pharmacologie — à supposer que la discrimination entre telle et telle drogue le préoccupe.

Reste un florilège par moments réussi des soins et soucis corporels de notre époque et de leurs répercussions morales et vice versa. De quoi ajouter au vocabulaire de n'importe quel liseur moyen. Peut-être de même y a-t-il là de quoi détourner un instant qui le veut de ses propres phobies.

Hélène Monette
Crimes et chatouillements
« Voilà un livre vif, intelligent, ludique [...] »
Louis Cornélien, *Le Devoir*
« Une belle aisance d'écriture, de la désinvolture, de la folie [...] »
Lucie Côté, *La Presse*

156 p. 15,95\$

NYA 815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1

COMPLICITÉS
Dix-huit auteurs. Nouvelles
Un recueil de complices.

Jean Bénéral • Caroline Chabot
Normand Chabot • Jean Cloutier
Allen Côté • Robert Daneau
Sylvie Demers • Jean Pierre Girard
Louis Hamelin • Jérôme Labbé
Nancy Labonté • Patricia Lamontagne
André Lemelin • Denis Lord
Isabel Massey • Stanley Péan
Dany Tremblay • Sylvain Trudel

une coédition PAJE Éditeur/Revue STOP
en vente chez votre libraire 15,95 \$

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 25

QUELQUE PART dans la lettre 50 à Love, cet homme fatal, Salomé Camarara écrit :

« Ne plus chanter : écrire. Est-ce une vraie métamorphose ? Non, car écrire en artiste littéraire, c'est chanter. Je ne commencerai pas ma carrière en émule de Colette, de Balzac ni de personne, quitte à lancer mon oeuvre dans un moins lointain avenir. La postérité, me dis-je bien, n'est pas pour tous ceux qui écrivent. Si je m'amuse autant, quand j'écris, à suer, gémir et maudire l'écriture aussi bien qu'à me manger en salade (ça veut dire, chez nous en tout cas, rire beaucoup) Love, dis-je, au souvenir d'un personnage ou d'une réplique (péchés tout frétilants dans mon entourage), le Destin me jugera assez bien payée de ma peine. Et me punirait, si je souhaitais plus, d'avoir tellement ri et frétilé de plaisir en travaillant — puisque les écrivains appellent labour la sensation (le plaisir ?) orgiaque de créer l'événement, de peupler un désert gris, d'y jeter à profusion les arbres, l'herbe, d'y cacher sous les pierres le scolopendre d'ambre, la couleur d'or noir, d'éclabousser sur les oasis des roses larges et grasses au parfum somnifère, (pas oasis : clairière ou brûlis) d'en faire un

jardin — de le laisser libre d'être, de naître casqué d'orange — la couleur — à plumet pourpre selon l'heure et la position amoureuse que prennent, face à l'aube ou au crépuscule, ses amants. L'ayant créé sans but, ce jardin conservé s'enrichira un jour au milieu d'un récit encore imaginé où il occupera l'espace de tout temps réservé pour lui — avec le naturel d'une naissance ou d'une entrée en scène. L'oeuvre sait où elle va, l'écrivain, non. (...)

JE NE DÉPLORE PAS vraiment la perte de mes 18 carnets, lesquels servent ainsi que des branchettes brisées, éclisses, pommes de pin à échafauder de fameux porte-bûches dans la cheminée, là-bas, au chalet. Ce qui ne s'oublie jamais et refait surface de soi-même alimente une partie de l'oeuvre. L'écrivain fait feu de tout bois et son miel de toute expérience plaisante, et de celles qui ne le sont pas, il fera des condiments. Tout peut servir : l'envie d'un collègue, une entorse, la jalousie fraternelle (apparemment inextinguible). Voici un souvenir doux-amer, isolé croit-on, pinçant (coeur-pinçant) et inattendu. Secoué, mis à l'événement, il libérera un grand tumulte de mots qui formeront la page éclairante que l'on souhaitait.

INCIDEMMENT, par sa fiction une romancière — disons Colette — se découvre. Ne la cherchez jamais dans son autobiographie où elle ne raconte franchement la vérité que pour la mieux taire. Ses faux aveux ressemblent aux musiciens du temps jadis, payés par l'arracheur de dents-barbier-apothicaire et qui jouaient à

tour de bras afin de couvrir les cris du patient. Colette est le modèle parfait de l'écrivain inventrice de soi-même.

L'oeuvre de Colette est construite à partir d'une mémoire collectionneuse et sélective. Elle n'hésitera jamais à se départir d'une vérité, de remplir un blanc délibéré par une invention ni d'altérer tout ce qui pourrait nuire à l'image qu'elle veut laisser d'elle-même. Elle travestira toute sa vie ses défaits en triomphes. Son narcissisme bien planté restera l'un des moteurs de son oeuvre qui n'est pas qu'un modèle de style, mais l'une des plus rares par sa beauté et sa justesse.

(...) Ainsi, capable de rhabiller le monde remis à nu, remis à neuf ainsi que soi-même, impératrice de son corps qu'un vent tendre et tiède préserve, enrobe sans besoin d'auxiliaires, l'artiste reprend vie dans son désistement de tout, richesse dans la nudité, et puise (prend ?) à pleines mains, pleins bras dans l'Esprit tous les pouvoirs de régénérescence.

Ne m'offrez pas d'étrénes ! ne distrayez pas d'elles-mêmes ma faconde et mes sonorités : mes yeux sont pleins d'or en lumière, ma bouche savoure les mots — ses gemmes — choisissent la plus fine des oreilles, celle du souvenir des vrais biens : les beaux, les très précieux aimés ; mes chats, mes cygnes et mes héros bleus, mes amours blondes et viriles, le rose aux yeux des garçons magnifiques qui s'offrirent et m'amènèrent sans mal à les aimer.

Autrefois — ah ! ce si lointain autrefois... Merci mon Dieu (Love, je parle au Saint-Esprit. Je passe tout mon temps libre à Lui parler. Je parle aussi aux Ames du Purgatoire, mais ne répète jamais ça à personne sinon tout est fini entre nous !).

Mon Dieu ! merci encore et toujours de m'avoir placée telle une rose précieuse et sensible dans la munificence de mon père — son jardin puissamment gardé, inviolable, et qu'il présente, généreux, à l'admiration. (Je suis dans la plate-bande, est-ce trop me targuer ?) Conçois-tu qu'on puisse peindre, danser, composer, nomme écrire sans entonner très haut ou discrètement des actions de grâce toute la journée ? (et même en dormant, si le diable ne s'y oppose). (Extrait des Princes de Sang)

ON M'A DEMANDÉ : stalinien ? jdanoviste ? À l'évidence, les Québécois sortis des écoles « rapport Parent » (je ne parle que de ceux-là) et dont le nombre est grossi par l'apport de jeunes immigrants qui ne comprennent pas les Canadiens-Français, égaux, et peut-être supérieurs en nombre (tellement nous mourons vieux). Il faut — et se précipiter dans cette tâche — que les Canadiens-Français replacent les Québécois rapport-parentisés sur la voie normale de l'Histoire, dont la leur. J'ai oublié qu'on ignorait le mot « zouave », qu'on ne peut donc pas savoir à quel point nos intellos

frappés d'athéisme militant et d'anti-catholicisme se sont gaussés des Canadiens-Français qui croyaient en Rome comme en Dieu, au point d'écrire « l'église catholique et Romaine » (la majuscule qu'il me fallait laisser dans mon carnet parce qu'elle existait dans le Journal de Joseph Francoeur et avait valeur de symbole).

Le tovarich Jdanov fut le dictateur des Lettres sous Staline, le tyran de l'ex-empire soviétique qui régna de 1922 à 1953.

J'ACCUSE fermement — et selon les renseignements que j'ai — tous les responsables au Québec — de l'Éducation et de la Culture d'avoir participé à la dégradation intellectuelle — et donc d'un élément vital — des Canadiens-Français. Cela, depuis l'adoption du rapport Parent sur l'Éducation. Par ignorance, auto-satisfaction, omission, retard à agir, refus d'agir ou de réagir positivement ; par paresse et prélection non-fondée à un jugement éclairé en matière d'éducation et de culture ; par complaisance à semer et à laisser se répandre des notions contraires au sens commun, à savoir : que la Culture d'un peuple est bien plus que sa langue ». Il faudrait ici avoir recours à la réfutation, un grand genre littéraire peu employé depuis l'adoption assez général de la vitesse comme fondement de la civilisation. Je n'ai ni le temps ni l'espace

nécessaires aux grands nettoyages de nos écuries — qui s'imposent — mais que personne ne peut faire seul ; il y faudrait un Hercule ; il n'y en a plus.

Me bornant à ceci : la langue maternelle créée d'abord la culture, contient les principaux traits de la culture, fixe la culture, transmet la culture, inspire cette culture — richesse spécifique d'un peuple — et lui donne les moyens de s'adapter aux temps, s'il est nécessaire. La langue maternelle est avant toute chose l'instrument de la connaissance de soi et de l'univers par rapport à soi. Elle est l'instrument, au premier chef, de la pensée abstraite, des relations infiniment délicates entre soi et l'amour, entre soi et ce qu'on nomme Dieu ; la langue des sentiments, des valeurs morales et esthétiques. La langue maternelle n'est pas un moyen de communication entre soi et l'agent d'assurance ou l'épicière... ou les mathématiciens.

Enseigner la langue maternelle dans le but de permettre la communication à autrui, c'est enseigner de fait une langue seconde. Enseigner le français comme on enseigne une langue seconde c'est dans les faits préparer le français à devenir notre langue seconde. En martyrisant ainsi le français, la langue de notre âme, c'est l'âme des Canadiens-Français (des Québécois) qu'on martyrise.

— A.M.

Le point sur la planète

LA TERRE OUTRAGÉE

Série Sciences en société, no 1 Éditions Autrement Paris 1992, collectif, 270 p.

Louis-Gilles Francoeur

LA LITTÉRATURE environnementale, un genre en plein essor, regroupe de bonnes et de moins bonnes recherches, traités ou essais sur des sujets classiques comme les espèces menacées, la pollution, les méga-problèmes planétaires, la nouvelle éthique environnementale, etc. Le ton va généralement du froidement scientifique jusqu'à discours militant, voire légalitaire, quand il ne sombre pas dans les appels à la guerre sainte. Ou, à l'inverse, depuis *La Peste verte*, dans l'inquisitoire, niveau calembours.

Les ouvrages qui affichent une distance certaine par rapport à ces sujets, qui ne sombrent pas dans les lieux communs, mais qui arrivent à les approfondir sans se confiner aux sentiers battus sont rares. Trop rares, ce qui crée déjà une sorte de sclérose intellectuelle dans une problématique encore bien jeune.

La Terre outragée, qui lance une nouvelle série à la revue Autrement, fait partie de ces exceptions qui ouvrent des horizons et portent la réflexion au niveau critique. De ces ouvrages qui régénèrent et resourcent.

La Terre outragée est un collectif réunissant 19 auteurs à qui on a demandé de faire le point sur plusieurs aspects de la problématique environnementale. En réalité, il s'agit d'un véritable livre sur la question, qui, malgré son thème, a évité le piège du catéchisme facile pour devenir un moment privilégié sur la réflexion et la logique environnementale elle-même. Certains de ces textes, comme ceux de Jacques Theys et Bernard Kalaora ou celui d'Edgar Morin sur la pensée « écologisée » ou de Philippe Roqueplo sur *L'expertise scientifique, consensus ou conflit*, ont véritablement statut de textes de référence.

À ceux qui pensent que la problématique environnementale remonte au Club de Rome, à la conférence de



Dessin de Yujiro Otsuki, pour *La Terre outragée*.

Stockholm ou à quelques-uns des grands livres nord-américains des années 70, Jean-Marc Drouin trace un portrait de l'écologie dont il fait remonter les racines à Linné, en passant par Mobius, etc.

Mais, racontent de leur côté Jeacques Theys et Bernard Kalaora, voilà une nouvelle discipline qui met à nu et en question les rapports de la science avec le pouvoir à qui elle ne fournit plus son lot de certitudes. Pure, la nouvelle discipline « scientifique » accule le pouvoir à gérer l'inconnu suscité par les scientifiques d'autres disciplines (réacteurs nucléaires, systèmes de dépollution, etc.).

La nouvelle science environnementale, l'écologie, met fin aussi aux monopoles des décideurs classiques car elle ouvre la porte aux non-experts, le public notamment, dont l'avis vaut celui des experts quand il s'agit d'appréhender ou de gérer l'inconnu. La gestion des risques potentiels, qu'il s'agisse de libérer des toxiques en milieu urbain ou de l'effet de serre, débouche depuis peu sur une nouvelle manière de gouverner, que cela plaise ou pas, ce qui va bouleverser les données de l'administration publique à plusieurs points de vue.

Pour Edgar Morin, la pensée écologique est, dans l'histoire des idées, une révolution car elle impose de nouveaux principes intellectuels, qui nous forcent pour la première fois peut-être dans l'histoire de la pensée à tourner la page de l'anthropomor-

phisme des philosophies, visions ou systèmes de valeurs du passé. Selon Morin, l'humain n'est plus une île sur cette planète, où l'agir était réglé jusqu'ici par une éthique fondée sur la domination de la nature.

Heureusement, dit-il, que l'écologie est né en Amérique, continent sauvage par excellence, où les valeurs de la nature ont été spontanément intégrées à la pensée, à la poésie, à la culture, en somme. Mais en bon Français, lui-même issu d'un pays où une forêt poussant librement est désignée par le terme péroratif de « jachère », Morin soutient toujours qu'il n'existe pas d'équilibres dans la nature, mais seulement des « états de stabilité », chacun étant différent mais aucun n'étant plus valable, plus naturel que l'autre.

Hormis ce tribut à l'écologie à la Versailles, Edgar Morin n'en conclut pas moins que nos règles de production, de pensée et d'organisation sociale vont devoir évoluer vers une forme de « régulation » fondée sur le principe de « l'auto-éco-organisation ».

Il serait illusoire dans le cadre limité d'une recension de tenter de refléter la richesse des 19 textes ainsi regroupés dans cette revue en forme de bouquin. Notons seulement qu'on y scrute à fond le nouveau rôle des experts coincés entre la science et la politique, celui des médias, des nouveaux « géocrates » et, peut-être, d'un nouvel impérialisme écologique, aussi nord-sud que l'autre.

TRUFO MISTO

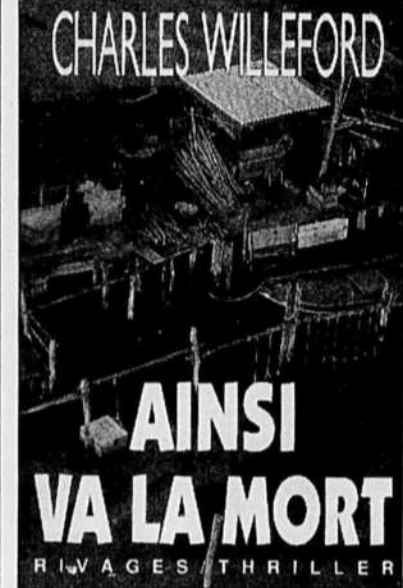
À MIAMI, grosse bourgade floridienne, la géographie du crime est très diversifiée, merci ! Sur le front du sang, les Cubains se disputent les couleurs de l'argent avec les Colombiens qui le soutirent aux Haïtiens qui s'encanaillent dans la « coco » sur laquelle la mafia classique, donc en perte de vitesse, a les yeux de Chimène. Amen !

Comme à Miami, heureusement, sont présentes bien des ethnies, la ficelle essaye tant bien que mal d'avoir un profil qui, vu de l'extérieur, a les apparences du « politiquement correct ». Ça fait qu'à la base, soit chez les flics qui s'empiffrent de crème glacée parce qu'il fait 35 à l'ombre, on impose des mélanges ethnologiques si savants qu'on se dit : « Cou' donc, peut-être ben que le brave Lévi-Strauss s'est trompé de terrain d'étude ». Parce qu'il...

Parce qu'il faut toujours combiner le flic latino avec la « flicque » — on féminise ou pas ? — blanche, le flic noir de peau avec le flic « homo », le flic vieux grincheux avec le flic jeune couillon, et tout ce beau monde est commandé par une paire faite de Bill Henderson, un noir, et le blanc capitaine Slater. Un blanc qui, s'il est blanc, n'en est pas moins « politiquement correct » car il a la fibre écolo. C'est lui qui décide un beau matin d'interdire l'usage du tabac dans les locaux, y compris les toilettes, comme dans les autos de la police.

À Miami, le crime a donc les distinctions ethnologiques forçant ainsi la « ficelle » à adopter un profil « politiquement correct ». C'est le monde à l'envers. Entre les deux, heureusement pour eux comme pour nous, il y a Hoke Moseley, mon idole. Hoke, c'est le héros de *Une seconde chance pour les morts* comme de *Ainsi va la mort*, parus chez Rivages.

Le premier des romans cités est le deuxième d'une série de quatre. Le deuxième des romans cités est le dernier de cette série de quatre. Le premier de la série s'intitulait *Miami blues*. Le troisième ? *Dérappages*.



Après le quatrième et dernier, soit *Ainsi va la mort*, Charles Willeford est mort. Charles, c'était l'auteur. Sa mort a été un coup de blues comme les morts de Muddy Waters, Michel Simon, Thelonious Monk, Raymond Queneau et Georges Simenon l'ont été avant lui. Tout comme les morts de Willie Dixon et Miles Davis l'ont été après lui. A chacun son panthéon. Charles Willeford c'est, tout bonnement, tout simplement, tout bêtement, l'égal de Jim Thompson. Pourquoi ? À cause de Hoke justement.

Il fume des Kool qu'il coupe en deux pour économiser. Il a un dentier pour lequel on lui a imposé un « running bill » qui lui coûte la peau des fesses. Il paye sa pension alimentaire rubis sur l'ongle. Il boit de la Michelob. Il s'habille tout croche. À la télé, il regarde *60 Minutes* et s'endort sur *Hill Street Blues*. Sa spécialité ? Les vieilles histoires. Celles qui n'ont pas été érudites. Paternellement, c'est un type comme ça ! Par contre, mais heureusement, il est politiquement « incorrect ».

Hoke Moseley est ainsi, politiquement, parce que comme Emmanuel Le Roy Ladurie il sait pertinemment que « l'adhésion n'est que pour les idiots ». Hoke est ainsi, philosophiquement, parce qu'il sait, comme Flaubert Gustave l'avait remarqué avant lui, que « seuls les cons concluent ». Bref, les

discussions « politico-niaiseuses » qui amusent les sophistes il s'en fout. Il s'en moque. Ça l'emmerde parce qu'il est un individualiste soucieux de vérité plus que de justice. C'est ça la patte, la manière Moseley-Willeford. À preuve, les deux romans récemment sortis.

Dans *Une seconde chance pour les morts*, Jerry Hickey, un gamin, meurt d'une overdose. Question : s'agit-il d'une overdose « provoquée » ou pas. S'agit-il... En fait, l'importance de ce roman ne réside pas dans cette histoire de crime, mais plus précisément sur les conséquences qu'aura sur son travail, comme sur sa vie quotidienne, le retour de Aileen et de Sue Ellen, ses filles. Et oui ! C'est dans ce roman que Patsy, l'ex de Hoke, lui renvoie sa progéniture parce qu'elle a décidé de se marier avec Curly Peterson frappeur suppléant pour les Dodgers de Los Angeles.

Dans *Ainsi va la mort*, Hoke s'inquiète parce que « Sue Ellen s'est fait crêper les cheveux au-dessus de la tête et après elle a teint le milieu en bleu électrique ». De fait : « Elle est affreuse. Elle ressemble à ces filles qui sortent avec les garçons qu'on arrête leurs études ». Mais l'important n'est pas dans ce hiatus entre les études et la couleur des lufs de Sue Ellen. L'important, c'est qu'il y a quatre ans le docteur Paul Russell est mort d'une balle dans le ciboulot. Sa veuve s'est mariée avec un des ex-associés de Russell. Question : la veuve et l'associé n'aurait-il pas monté le meurtre ? L'important n'est pas là !

Alors où ? Question : pourquoi des travailleurs agricoles d'origine haïtienne disparaissent-ils ? Ne seraient-ils pas victimes d'un esclavagisme à la sauce floridienne. Peut-être ben. Mais l'important n'est pas là. L'important c'est tout cela. C'est les filles, le doc, les travailleurs agricoles et Hoke au milieu.

Mais le plus important, c'est qu'on est désormais en manque de Charles Willeford. Donc de Hoke Moseley et de sa Michelob bien fraîche. Amen !

☆☆☆

Une seconde chance pour les morts, Charles Willeford, Rivages, 297 pages.
Ainsi va la mort, Charles Willeford, Rivages, 217 pages.

La fragilité d'une statue

DÉBOULONNAGE

Anatoly Zlobine Robert Laffont, 250 pages

Roch Côté

S'IL Y AVAIT une catégorie « dérision », comme il y a déjà les catégories « aventure », « série noire » et « série rose », il faudrait immédiatement y classer, comme maîtres du genre, deux noms russes, ceux d'Alexandre Zinoviev et d'Anatoly Zlobine.

La grande noirceur russe aura eu au moins ce beau côté de nous valoir une littérature universelle de la dissidence, du refus et de la dérision.

Le stalinisme mort — mais est-il

seulement « tauble » ? — on aurait pu douter que les oeuvres qu'il a suscitées par réaction s'effondrent avec lui, dépourvues du repoussoir qui les a fait naître et qui leur servait de raison d'être.

Le doute disparaît à la lecture du roman-pamphlet d'Anatoly Zlobine dont le titre russe — *Démontaj* — est emprunté au français. Avec les armes de la dérision, du burlesque, du fantastique, Zlobine nous entraîne dans une histoire qui dépasse le simple fait sur lequel elle est fondée : le déboulonnage, pendant l'Extraordinaire Nuit, d'une immense statue de Staline.

Le livre refermé, l'impression qui en reste est la même que celle que

procure la lecture des incroyables pièces d'Alfred Jarry : la monstruosité, l'hénaurmité de la bêtise, le délire à échelle monumentale ne sont jamais étrangers à la nature humaine. Mère Ubu et Staline ne seront jamais tout à fait des personnages fictifs ou des accidents de l'histoire. Ils nous collent à la peau comme ce portrait de Staline qui apparaît, en stigmat, sur la joue de Chkounaev, petit chef du KGB dans le roman de Zlobine.

L'histoire que raconte l'auteur est basée sur un fait historique. Une nuit du printemps de 1961, les statues, portraits, effigies, bustes, noms de rues et de bateaux chantant le nom et la gloire de Staline ont été dé-

truits, effacés, remplacés.

Dans le récit de Zlobine, Staline devient Staline, c'est-à-dire le Vieux. Or le Vieux avait sa statue, immense, plus haute que celle de la Liberté à New York, dans une ville qui portait, naturellement le nom de Stalingrad et qui, par l'effet magique du D'EN (Décret de l'Extraordinaire Nuit), sera baptisée Non-Stalingrad. Même les réfrigérateurs changeront de nom pendant cette nuit de grâce.

Ordre est donc donné depuis Moscou de déboulonner l'énormité, sauf le piédestal qui pourrait encore servir.

Autour de ce démontage, en une nuit, gravitera toute la société sovié-

tique, ses délateurs, ses parvenus, ses magouilleurs, ses artistes officiels, ses faux héros de guerre, ses vrais bâtisseurs du mensonge.

Zlobine, qui a déjà cru sincèrement à Staline, y laisse éclater toute sa désillusion : « En Russie, ils étaient trois : le père-Fondateur, le père-Continuateur et le père-Abolisseur, notre sainte trinité. Chez nous point de quatrième ! Après un recommencement de zéro. C'est ça la spirale, l'essor, les ailes russes ».

Écrit dans les années 60, le pamphlet de Zlobine, même en pleine déstalinisation, n'était pas plus publiable que les oeuvres de Zinoviev. Car les démonteurs de la statue du

Vieux sont ceux-là même qui l'avaient érigée. La statue abattue, sa tête flotte toujours mystérieusement dans les airs et disparaît dans le ciel. Le Vieux a laissé son empreinte dans les âmes et cela ne se déboulonne pas.

Les lecteurs de Zlobine, dont le roman n'a été publié en Russie qu'en 1989, ne pourront s'empêcher de penser qu'il a inspiré à Alexandre Zinoviev son *Avenir Radieux*, dont l'action se déroule aussi autour de la construction et de la dégradation d'un monument.

À n'en pas douter, la bêtise affective du monumental. N'avons-nous pas, nous aussi, nos monuments...

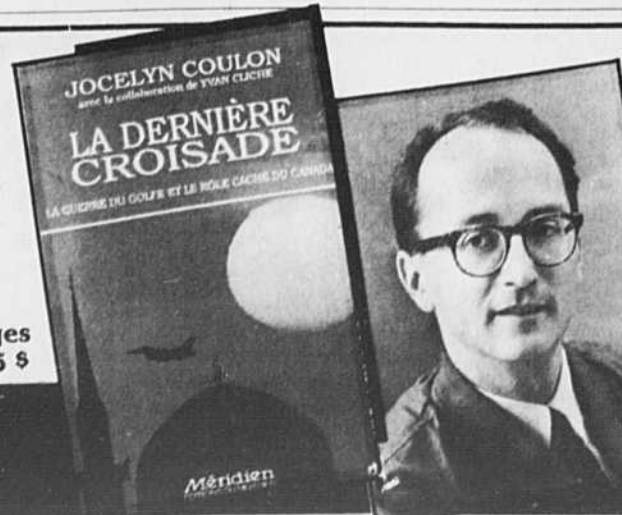
LA DERNIÈRE CROISADE

La guerre du Golfe et le rôle caché du Canada

JOCELYN COULON en collaboration avec Yvan Cliche

224 pages 22,95 \$

en vente chez votre libraire



Un an après la fin de la guerre du Golfe, Jocelyn Coulon décrit l'engagement canadien dans ce conflit. Grâce à des entretiens exclusifs, il soulève le voile sur certaines activités gardées secrètes pendant la guerre.

Méridien ÉDITIONS-DU-MÉRIDIE